

<36627103760010

S

<36627103760010

Bayer. Staatsbibliothek

Z E L U C C O ,

OU

LE VICE TROUVE EN LUI-MÊME

SON CHATIMENT.

A VERSAILLES,

DE L'IMPRIMERIE DE M. D. COSSON.



Z E L U C C O ,

O U

LE VICE TROUVE EN LUI-MÊME

SON CHATIMENT,

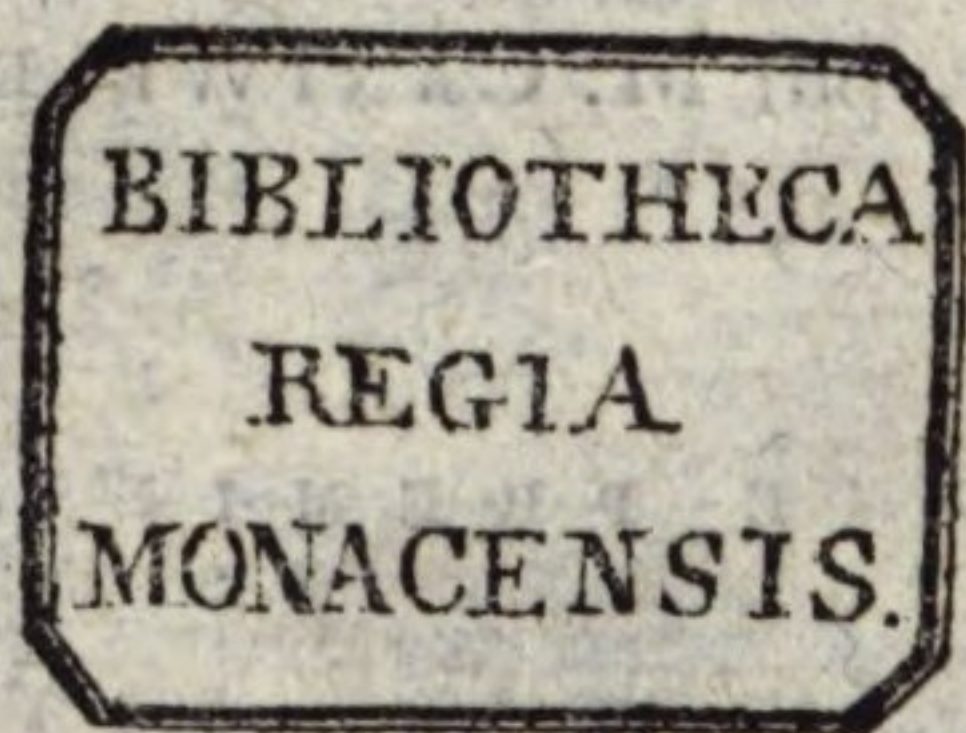
TRADUIT de l'Anglais du docteur
Moore, par M. CANTWELLE, orné
de figures,

T O M E P R E M I E R .

A P A R I S ,

chez L E P E T I T , Libraire , quai des
Augustins , No. 32.

1796.



AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

L'AUTEUR de Zelucco a observé au commencement de son livre que ceux qui, par un sentiment d'horreur pour le vice, ou pour quelque autre considération, ne pouvoient pas supporter de le voir exposé dans toute sa laideur, devoient se dispenser de lire son roman. J'ajouterai à cette observation, que le lecteur ne doit pas non plus s'attendre à y rencontrer de ces événemens extraordinaires, dont presque tous les anciens romans sont remplis. L'intention de l'auteur n'a pas été d'amuser ou d'émouvoir vaguement l'imagination, sans autre but que de lui donner de l'agitation.

Depuis le commencement jusqu'à la fin de ce roman, ce sont toujours des circonstances et des incidens ordinaires, tels qu'on les rencontre trop souvent dans le cours de la vie. Mais chaque incident, chaque circonstance forment une chaîne de preuves qui démontrent jusqu'à l'évidence, qu'il ne peut exister de bonheur sans la vertu, et que tous les autres avantages, dont on fait généralement tant de cas, ne sont que des instrumens de malheur, si celui qui les possède a le cœur vicié ou corrompu.

Si tous les auteurs de romans avoient composé sur ce plan leurs inventions, la lecture de ces fictions ne seroit pas considérée avec tant de raison comme très-dangereuse pour les

mœurs et particulièrement de la jeunesse dont les passions sont plus facilement émues.

J'ose croire et assurer qu'un roman écrit dans ce sens par une main habile est infiniment plus convenable à la jeunesse que la lecture de l'histoire, où on ne voit pas toujours malheureusement, le vice puni et la vertu récompensée, ou des idées de fausse gloire ou d'intérêt public mal entendu, font souvent représenter trop avantageusement des actions très-condamnables, où enfin la jeunesse trouvera toujours des leçons dangereuses, tandis que les historiens admettront des distinctions entre la vertu publique et celle d'un individu, tandis qu'ils admireront les succès de

l'ambition, tandis qu'ils passeront légèrement sur le regne d'un Prince sage et pacifique, pour s'appesantir sur celui d'un conquérant teint du sang de ses peuples et des autres nations.

La vertu est une, comme la vérité dont elle est inséparable. Une action blâmable dans un individu n'est pas plus excusable lorsqu'un grand nombre d'hommes y ont participé. On ne peut donc pas admettre une différence entre les vertus d'une nation et celles d'un individu.

Le vice rend les individus malheureux, et une politique insidieuse, barbare ou perfide entraîne les mêmes malheurs sur les nations. Le peuple

est toujours la victime de la corruption de son gouvernement.

Non seulement un gouvernement pervers attire inévitablement des calamités sur sa nation ; mais il fait pis encore , car il la déprave peu à peu , et lorsque la grande masse d'une nation est dépravée , tout est perdu , il n'y a plus de ressource ; tous les liens de la société sont rompus , elle est sans cesse agitée de commotions et il faut inévitablement qu'elle y périsse ; car c'est une erreur de croire qu'il est possible de régénérer une masse d'hommes corrompus.

Les systèmes d'éducation quelques bons qu'ils puissent être , seront toujours insuffisans , lorsque l'exécution

sera confiée à des hommes corrompus. D'ailleurs, c'est moins la théorie de l'éducation que l'exemple, qui forme la génération naissante, et il sera toujours mauvais, lorsque la grande masse de la nation sera corrompue.

C'est en entrant dans le monde que l'homme commence véritablement à se former et à prendre un caractère : c'est lorsqu'il commence à avoir des relations et des intérêts dans la société, lorsque ses passions commencent à prendre du jeu et de l'exercice.

Des dispositions vertueuses et des principes analogues à ces dispositions, reçues dans l'enfance, n'empêcheront point un homme de se corrompre, si en entrant dans le monde il est livré

à la société d'hommes pervers, et où en trouvera-t-il d'autres parmi une nation dont la grande masse est dépravée.

Tout homme doué d'un jugement sain qui méditera impartialement sur ce sujet, sentira qu'il n'est pas plus possible d'épurer un peuple dont la grande masse est dépravée, que de rajeunir un vieillard tombé dans la caducité.

Dès qu'il n'y a plus de mœurs chez une nation, dès que les vertus n'y sont plus pratiquées par les hommes faits, la génération naissante se corrompra, quelques puissent être les systèmes d'éducation.

Tandis que chez une nation les

8 A V E R T I S S E M E N T , etc.

vices et les vertus se balancent, elle peut conserver sa vigueur. Dès que l'équilibre est rompu et que le vice l'emporte, la nation panche vers sa décadence; et lorsque le vice devenu général a presque totalement banni la vertu, il faut que la nation périsse. Tel a toujours été, tel sera toujours le sort des nations et la marche des choses humaines que tous les sophismes et les hypothèses absurdes ne dérangeront pas.

Z E L U C C O.

CHAPITRE PREMIER.

Violens indices d'une disposition vicieuse.

LA religion nous enseigne, que le vice est puni dans un autre monde, par des tourmens éternels, et l'expérience démontre que dans cette vie, ces trompeuses joissances sont constamment accompagnées de craintes, d'inquiétudes et de remords.

On a si souvent répété cette observation, qu'elle devroit être universellement connue; cependant quoique très-peu d'hommes entreprennent d'en nier formellement la vérité, la plupart se conduisent de manière à faire supposer qu'elle leur est inconnue, ou qu'ils n'y croient pas. Il peut donc être utile de rappeler cette vérité à leur souvenir, et de leur en présenter des exemples.

L'entreprise de suivre et d'éclairer les sentiers tortueux du vice , d'exposer à nud les traits difformes de la dépravation ; est pénible et peu satisfaisante , et quelques lecteurs n'ont point la force de contempler de pareils tableaux. Quelque soit le motif de leur répugnance, je dois les avertir que la lecture de Zelucco ne leur convient pas.

Ce personnage issu d'une famille noble de la Sicile , naquit à Palerme , ou il passa les premières années de son enfance , sans qu'on put appercevoir rien de saillant dans ses dispositions , si ce n'est un commencement d'arrogance , et de prétentions à la suprématie sur tous les enfans , qui lui étoient inférieurs par le rang ou par la fortune. Cependant son père et ceux qui surveilloient son éducation travaillèrent si sérieusement à détruire ces germes funestes qu'ils commençoient à jouir du fruit de leurs peines , et à en espérer le plein succès.

Zelucco n'avoit malheureusement encore que dix ans lorsqu'il perdit son père , il

se trouva sans autre guide que sa mère ; dont l'aveugle prévention en faveur de son fils , avoit souvent blâmé et supporté avec impatience la sévérité de son mari pour un enfant qui lui sembloit doué par la nature de toutes les qualités désirables.

Après la mort de son père , Zeluco ne tarda pas à décéler les dispositions hautesaines qu'il avoit été contraint de renfermer. S'il eut conservé plus long-tems l'auteur de ses jours , il est probable que ses mauvaises inclinations auroient été affoiblies , ou peut-être totalement déracinées , et que le reste de sa vie auroit présenté un tableau fort différent , puisqu'il fut assez maître de lui , pour dissimuler tandis que son père vécut. Mais dès qu'il se vit débarrassé de cette contrainte salutaire , il se livra sans crainte à tous ses caprices , et son imprudente mère applaudissoit à tous les élans d'une orgueilleuse insolence , qu'elle considéroit comme les heureux indices d'une noble fierté ; peu-à-peu le caractère de son fils devient in-

domptable , et si violent , que la moindre contrariété le jettoit dans des accès de colère fort approchans de la fureur.

Un exemple pourra faire juger le lecteur plus sainement que la mère de Zelucco des inclinations que sa pétulance annonçoit.

Il avoit un moineau favori , si privé qu'il mangeoit dans sa main , et voltigeoit habituellement sur la table. Un jour ce petit animal n'exécuta point assez docilement les exercices auxquels son maître l'avoit accoutumé. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la colère de Zelucco , et l'oiseau effrayé , ayant voulu s'échapper de la table , il le saisit et l'étouffa dans sa main , en jurant. Cet excès de brutalité parut si coupable à son précepteur , qu'il le punit sévèrement , et lui dit : « J'espère que ceci vous guérira de vos odieuses violences ; mais si je me trompois , M. souvenez-vous de ma prophétie , elles vous feront généralement abhorrer , elles vous rendront malheureux en vous-même , et vous conduiront peut-être un

» jour à l'opprobre et à des remords trop
» tardifs ». Zelucco courut se plaindre à
sa mère, qui se hâta de renvoyer le pré-
cepteur, en déclarant, qu'elle ne souffriroit
point qu'un pédant ignoble, comprimât la
vivacité de son fils, et voulut l'abrutir par
la rigidité de ses maximes.

C H A P I T R E I I.

DÉLIVRÉ du joug de son précepteur,
Zelucco renonça totalement à l'étude. Cet
abandon fut dicté en partie par le goût de
la dissipation naturelle aux enfans ; mais
aussi, par l'influence d'une maxime fort
répandue parmi les valets et autres gens
de même trempe, qui ne cessent de répéter
aux enfans de famille, destinés à jouir
d'une grande fortune, que l'instruction
peut être utile à ceux qui doivent exercer
certaines professions, ou se faire un état
par leur industrie, mais qu'elle est abso-

lument inutile à ceux dont la fortune est assurée d'avance. Cette maxime a trop souvent engourdi les plus heureuses dispositions , et empêché de grands talens d'éclorre.

La mère de Zelucco jugea que le défaut de littérature, seroit amplement compensé par l'assiduité de son fils , aux exercices de la danse , de l'escrime , et d'autres du même genre. Elle les considéroit même comme des œuvres de surérogation ; étant très-convaincue , qu'avec les avantages que la nature lui avoient prodigué , ceux de l'art lui étoient fort peu nécessaires.

L'uniforme de quelques officiers Napolitains , ayant agréablement frappé les regards de Zelucco , il annonça de bonne heure un goût décidé pour la profession des armes. Cette résolution héroïque fut approuvée de tous ceux auxquels il en fit part. Il en étoit à la vérité de même, de tout ce qu'il proposoit ; car il avoit grand soin de ne fréquenter que ceux qui adoptoient, ou admiroient toutes ses idées. Son

caractère impérieux lui faisoit préférer la société des gens au-dessous de lui, parcequ'ils encensoient tous ses caprices sans exiger les égards dont il n'auroit pas pu se dispenser avec ses égaux. En suivant ce genre de vie, un jeune homme devient bientôt également incapable de se plaire dans la bonne société, et d'y plaire aux autres. La tendresse de sa mère fut médiocrement alarmée en lui voyant adopter le parti des armes. Les soldats Napolitains s'exposent rarement aux dangers des combats, ils peuvent vivre long-tems et mourir sans avoir tiré l'épée. Le service militaire ne consiste guères dans ce pays qu'en revues; et elle s'y soumit avec résignation, en réfléchissant sans doute, qu'il falloit sacrifier quelque chose à la gloire.

Quoiqu'il en soit, la situation pacifique de l'armée Napolitaine n'entroit pour rien dans les considérations de Zelucco. Il étoit naturellement ferme et hardi: mais le plaisir de porter un habit d'officier et de commander quelques soldats, étoit le seul mo-

tif de son penchant , comme de celui de beaucoup d'autres jeunes oisifs , pour la profession militaire. Sa mère fit pour lui la demande d'une commission , et jusqu'au moment où elle fut expédiée , Zelucco compta les momens avec beaucoup d'impatience. Il avoit fait faire d'avance son uniforme , et se pavanoit souvent devant les glaces de son appartement : mais c'étoit un supplice de n'oser sortir et se présenter en public , avec son habit d'ordonnance. Comme les besoins du service n'exigeoient point immédiatement la présence du nouveau militaire , on lui permit de rester à Palerme , sa mère l'introduisit dans sa société , qu'elle lui peignit comme la meilleure compagnie de la ville , où vous acquererez promptement , lui dit-elle , la plus utile des connoissances ; celle du monde et de tous les agrémens qu'on peut y rencontrer.

Cette société consistoit principalement , dans un nombre de dames de qualité , femmes , filles , ou veuves ; toutes très-

respectables sans contredit, a raison de leur sexe et de leur âge; et d'hommes, qui avoient avec elle une très-grande conformité de goûts. Quelques fussent les affaires ou les plaisirs de cette intéressante société, indépendamment du sommeil et des cartes, il est évident que ses respectables membres n'y donnoient qu'une très-petite partie de leur tems, car des vingt quatre heures de la journée, ils en passoient régulièrement six ou sept au jeu, et neuf pour le moins dans leur lit.

La jeunesse de Zelucco, sa vivacité et la promptitude avec laquelle il apprenoit les différens jeux lui valurent des louanges et des attentions de la part du beau sexe de l'assemblée. Le jeune homme y prit quelque tems plaisir, et sa mère recueilloit avec vanité des félicitations générales sur la charmante figure de son fils et sur les rares talens qu'il annonçoit à son entrée dans le monde. Elle réfléchissoit aussi avec grand plaisir au service inappréciable qu'elle lui avoit rendu en l'éloignant de

la contagion des courtisannes frivoles et en l'introduisant dès sa plus tendre jeunesse dans la meilleure société.

On ne peut pas assurer au juste l'effet que cette société auroit produit chez Zelucco s'il avoit continué longtems de s'y borner. Mais les louanges et les caresses des vieilles amies de sa mère ne tardèrent pas à l'ennuyer, et il alla chercher le plaisir ou l'amusement dans les endroits où ils se présentent avec plus de gaieté et moins de cérémonies.

Peu de tems après, il joignit son régiment à Naples, où il passa son tems avec quelques jeunes officiers qui n'aimoient pas moins que lui le plaisir, et qui n'ayant pas les mêmes moyens d'y atteindre, flattoient habituellement sa vanité et supportoient ses caprices.

La facilité de se satisfaire sembloit redoubler chez lui l'amour du plaisir; et sa mère y contribuoit par son imprudente facilité à lui accorder de l'argent, dès qu'il en faisoit la demande. Cette pro-

prodigalité le mit à même de suivre toutes ses fantaisies dans un pays où le haut rang exerce une supériorité presque despotique sur les classes subalternes , et Zelucco continuant toujours à ne fréquenter que des compagnons dont l'infériorité lui assurait la déférence , fortifia les germes de caprice , d'arrogance et d'égoïsme qu'il avoit manifestés dès sa première enfance. Toujours en quête du plaisir , et toujours en état de se le procurer , il en goûtoit rarement la jouissance , parce qu'elle étoit presque toujours troublée par quelque caprice nouveau. D'ailleurs l'impatience avec laquelle il attendoit l'époque où il devoit devenir maître absolu de sa fortune , étoit plus que suffisante pour mêler tous ses plaisirs d'amertume.

L'habitude de satisfaire toutes ses fantaisies et la prodigalité de sa mère avoient donné plus de latitude à ses desirs et fait naître l'impatience de voir arriver sa majorité. Tout ce qu'on lui accordoit lui sembloit insuffisant.

Quelques tems avant l'époque si désirée, il revint à Palerme; et quoiqu'il ne suivit pas les sociétés de sa mère aussi exactement qu'elle l'auroit désiré, il ne pouvoit pas toujours refuser cette complaisance aux sacrifices continuels qu'elle faisoit pour le satisfaire, sans en exiger d'autre retour que le plaisir de le voir admirer en public, et de jouir quelquefois en particulier de sa compagnie.

Enfin le jour heureux arriva, et ses tuteurs lui remirent entre les mains l'administration de sa fortune. Mais tandis qu'il étoit arrêté en Sicile par des arrangements qui exigeoient sa présence, il survint un incident qui l'y retint plus longtems qu'il ne se l'étoit proposé.

C H A P I T R E I I I.

LA comtesse Brunella , un des plus importants personnages de la société où Zelucco avoit été introduit par sa mère , n'échappoit jamais l'occasion d'insinuer qu'elle avoit été jadis une des premières beautés de son tems. Aucun motif ne pouvoit toutefois tendre à justifier cette prétention , si ce n'est qu'étant née sans fortune et n'ayant pas une seule qualité aimable, il étoit difficile d'expliquer autrement comment elle avoit pu trouver à faire un si brillant mariage pour la fortune et pour le rang. Quoiqu'il en soit , ses charmes avoient disparu complètement , mais elle conservoit encore autant de vanité , de caprices et d'impertinences qu'une jolie femme dans tout l'éclat de son printemps , et elle y ajoutoit l'aigreur accariâtre qui se saisit trop souvent de la beauté dans sa décadence. Sa méchanceté ne s'exerçoit

toutefois que sur ceux dont elle n'avoit rien à craindre , et son aigreur sur ses domestiques. Vis-à-vis de ses supérieurs elle étoit toujours fort humble , et elle honoroit constamment ses égaux d'un sourire d'approbation. Sa bienveillance étoit réglée par l'étiquette , et son amitié par la convenance. Son cœur n'y prenoit jamais la moindre part. Elle étoit chaste sans être vertueuse ; c'est-à-dire , par tempérament , et point par principes. Abritée par ce rempart de glace , elle avoit passé sa jeunesse sans faire un faux pas.

Enorgueillie d'une victoire qui n'avoit point exigé de combat , elle étoit inexorable pour toutes celles de son sexe que la fragilité humaine , ou la perfidie des hommes avoit fait broncher ou même foiblir, elle exigeoit impitoyablement qu'elles fussent exclues de la société pour toujours, et si quelqu'un s'avisait de vouloir pallier leur faute , elle oublioit un moment la coupable , pour tomber sur l'avocat , qu'elle déchiroit sans miséricorde.

La comtesse avoit une nièce qui vivoit chez elle. Cette jeune personne étoit presque sans fortune et n'en pouvoit pas attendre de sa tante à qui la vanité ne permettoit point de mettre une partie de ses revenus en réserve. Mais elle se flattoit de procurer quelque jour à sa nièce un mariage qui suppléeroit à tout en la mettant dans l'opulence. Elle en avoit déjà tâté quelques-uns, et la haine qu'inspiroit généralement le caractère envieux et mordant de la tante, avoit plus contribué que le défaut de charmes de la nièce au manque du succès.

Lorsque Zelucco eut atteint sa majorité, la comtesse forma le projet d'en faire le mari de sa nièce. Elle n'ignoroit pas son train de vie, mais comme la fortune et le rang passoient dans son opinion pour les qualités essentielle d'un mari, le reste lui sembloit de très-petite importance. Elle avoit fait précédemment connoître que l'âge et les infirmités pouvoient prétendre à la main de sa nièce, et les soins qu'elle prit dans cette dernière occasion, pour

attirer Zelucco , démontrèrent qu'elle considéroit le défaut de mœurs comme une objection non moins frivole.

Elle commença par redoubler d'attentions pour la mère de Zelucco , et ayant observé que ce jeune homme paroissoit depuis quelque tems donner à sa nièce une sorte de préférence , elle lui enseigna les moyens dont il falloit se servir , pour métamorphoser un goût médiocre en passion violente ; mais la jeune demoiselle avoit moins de prudence et beaucoup plus de sensibilité que sa tante. La jolie figure et les manières séduisantes de Zelucco l'enflammèrent ; elle prit pour elle la passion qu'elle devoit inspirer , et tandis que la comtesse formoit le plan du mariage qu'elle considéroit comme très-contagieux , la nièce accorda d'avance ce que la tante avoit en pareille occasion conservé soigneusement , non pas pour le cas qu'elle faisoit de la chose , mais parce qu'elle savoit que c'étoit l'unique moyen de s'assurer la main de celui qui lui faisoit la cour !

Zelucco fut bientôt rassasié de sa con-

quête et fatigué de ses larmes. La barbare indifférence avec laquelle il l'abandonnoit dans le malheur , étoit mille fois plus impardonnable que le crime qu'il avoit commis. La tante surprise d'un changement qui dérangeoit ses espérances , questionna sa nièce , et elle lui confessa ce qu'elle n'auroit pas pu lui cacher longtems.

La comtesse eut une entrevue avec Zelucco et tâcha d'obtenir par des menaces ce que l'honneur et la probité auroient dû lui faire volontairement offrir. Il la traita avec le dernier mépris , et lui dit avec tout le sang-froid d'un scélérat endurci , que si elle jugeoit à propos de garder le secret de sa nièce , il en feroit de même ; et qu'en usant de son industrie ordinaire , elle pourroit encore lui trouver un mari. Il faut espérer , ajouta-t-il avec un sourire insultant , qu'en faveur de votre nièce , vous dérogez à votre maxime favorite , et que vous ne l'excluez pas irrévocablement de la société des femmes sans tache.

La jeune infortunée alla se cacher chez une de ses parentes qui vivoient à la campagne, et son aventure auroit pu être ignorée du public, si sa tante aveuglée par le ressentiment n'avoit pas excité un officier Napolitain qui avoit besoin d'elle pour son avancement, à demander raison à Zelucco de sa conduite. Zelucco naturellement hardi desiroit depuis longtems l'occasion de se battre. Il lui sembloit que l'éclat d'un duel manquoit à sa réputation, au premier mot de l'officier, il accepta son défi et comme il manioit très-adroitement son épée, il blessa et désarma son adversaire. Cette brillante victoire et l'aventure qui l'avoit occasionnée contribuèrent également à augmenter la faveur de Zelucco parmi une grande partie du beau sexe.

La colère, la honte et le dépit, déchirèrent la comtesse, lorsqu'elle apprit l'événement du combat, mais comme elle s'étoit montrée sans pitié pour les autres, elle n'inspira point de compassion. Les intimes connoissances qu'elle croyoit ses amies en-

veloppoient la nièce dans la haine qu'elles avoient pour la tante, et décétoient une maligne satisfaction de son malheur. Le public ne se montra pas moins injuste. La conduite de Zelucco lui parut moins criminelle parceque l'audieuse douairière étoit la tante de sa victime.

CHAPITRE IV.

Reconnoissance d'un fils pour une mère trop indulgente.

PEU de tems après cette aventure Zelucco partit pour l'Italie, ou il se livra durant deux années à tous les excès que purent lui suggérer son imagination et sa société dissolue. Sa mère l'avoit vu partir avec douleur. Son aveugle prévention en sa faveur étoit toujours la même, malgré les preuves qu'il avoit données de la perversité de son caractère. Elle considérait les irrégularités de sa conduite quelle ne pouvait pas jus-

tifier, comme une ardeur de jeunesse, que la réflexion ne tarderoit pas à corriger. En le quittant elle lui fit promettre de lui écrire régulièrement deux fois par mois, jusqu'à son retour; et comme elle le connoissoit peu exact à remplir ses engagements, elle revint plusieurs fois sur cet objet, en lui déclarant que s'il y manquoit il l'a rendroit très-malheureuse.

On pourra juger de sa tendresse pour sa mère, par l'exactitude avec laquelle il remplît ce devoir.

Peu de semaines après son arrivée en Italie, la nécessité d'écrire tous les quinze jours quelques lignes, lui parut un esclavage insupportable, et se trouvant à Rome aux arrêts dans sa chambre, en raison d'une plainte qu'on avoit formée contre lui, il résolut d'employer le tems qu'il ne pouvoit pas donner au plaisir, à se débarrasser pour longtems de sa correspondance avec sa mère. En conséquence après avoir griffonné deux ou trois lignes sur une vingtaine de feuilles, et y avoir mis des dates

successives , et l'adresse , il les rangea par ordre , et les remit à son valet , en lui disant , tu mettras tous les quinze jours une de ces lettres à la poste , et avant qu'elles soient épuisées , tu m'avertiras , afin que je renouvelle la provision.

Il seroit inutile et fastidieux de suivre pas à pas toutes les scènes de débauche et d'extravagance , que Zelucco parcourut durant deux ou trois années dans les différentes villes de l'Italie. Quand même elles lui auroient procuré passagèrement le bonheur , il eut sans doute été trop cher de l'acheter aux dépens de l'avenir en dissipant sa fortune , en absorbant son crédit , et en se réduisant enfin à la triste nécessité de renoncer à ses plus chères jouissances , mais dans cette affligeante situation il ne lui restoit pas même le souvenir du bonheur. Il s'étoit ruiné en débauches sans plaisir , et au jeu , où il avoit souvent éprouvé toutes les angoisses du désespoir. Ce tableau raccourci , suffira sans entrer dans le détail de ses aventures , semblables à

celles de tous les jeunes débauchés qui mènent la même vie.

Lorsque Zelucco eut épuisé son argent et son crédit, il rejoignit son régiment à Naples, et après une résidence suffisante pour l'autoriser à demander un congé, il sollicita la permission d'aller en Sicile arranger ses affaires.

En arrivant à Palerme, il n'avoit point d'autre ressource que ce qu'il pouvoit obtenir de sa mère, sur son douaire, et en lui accordant ces foibles secours, elle y joignoit de fortes remontrances qu'il écouta patiemment tandis qu'elle eut dans sa bourse ou dans son crédit quelques ressources. Mais dès qu'il n'eut plus d'espoir d'en rien tirer, sa mère ne fut pas plus ménagée que les autres, elle éprouva les mêmes hauteurs et la même insolence. Ce fut alors que son illusion se dissipa douloureusement, et que ce qu'elle avoit considéré comme une ardeur de jeunesse, lui parut le comble de l'ingratitude et de la cruauté. Dans l'amertume de sa douleur, elle lui rapella toutes

les preuves de sa tendresse imprudente, et lui reprocha sa dureté dans les termes énergiques qu'un juste ressentiment lui dictoit. Zelucco lui répondit avec le calme insultant de la plus froide indifférence. Sa malheureuse mère en fut blessée jusqu'au cœur. Elle avoit attendu son retour avec la plus vive impatience, elle espéroit le revoir muri par l'expérience et perfectionné par ses voyages, fêté, caressé et admiré généralement, elle se flattoit enfin de se voir envier le titre de sa mère. Quelle chute après de telles espérances ! elle se retira chez une parente que la médiocrité de sa fortune forçoit d'habiter une campagne des environs de Palerme, et quelle avoit négligée durant sa prospérité. Cette circonstance ajoutoit à son malheur, et diminuait l'intérêt qu'on aurait pu prendre à sa peine, après quelques mois d'une vie languissante, la mort mit un terme à ses malheurs.

Les foibles remords que Zelucco éprouva dans cette circonstance n'agitèrent pas long

tems son âme insensible. L'embarras de ses affaires lui paroissoit un objet beaucoup plus important. Quoique débarrassé du Douaire de sa mère, il étoit encore réduit à se contenter d'un revenu très-modique.

Honteux de paroître en Sicile ou dans le royaume de Naples, il écrivit au frère de son père qui occupoit en Espagne, un poste distingué dans le militaire. Il lui témoignoit le desir d'entrer au service de l'Espagne, si on vouloit lui accorder le grade militaire où il étoit prêt de parvenir dans son régiment. Sa demande fut appuyée par la cour de Naples, et le ministre lui donna une lettre de recommandation. Son projet étoit de faire administrer économiquement ses domaines jusqu'à ce qu'ils fussent désencombrés des principales hypothèques, et de vivre en attendant éloigné de chez lui avec sa paye et le foible revenu que ses créanciers laissoient à sa disposition.

CHAPITRE V.

Fallero credentem non est operosa puellam
gloria. OVID. Ep.

*Il n'est pas difficile de tromper une jeune
fille ingénue.*

TANDISQUE Zelucco attendoit la réponse à sa demande , une jeune demoiselle de Balerne , devint par la mort subite de son frère , l'héritière d'une très-grande fortune. Son père à la vérité vivoit encore , et sa mère n'avait pas plus de quarante ans , mais comme elle n'avoit point fait d'enfans depuis plusieurs années , il paroissoit à peu près sûr , que la totalité de la fortune lui appar tiendrait ; tel fut sans doute le raisonnement de Zelucco , et il exerça dès cet instant tout ses moyens de séduction pour gagner le cœur de la jeune héritière. Il

étoit jeune , grand , bien fait ; sa taille , quoique fine et élégante , annonçoit de la vigueur , et sa figure sur laquelle des phisionomistes prétendoient reconnoître les indices d'un mauvais cœur , étoit toutefois régulière ; enfin il passoit pour un très-bel homme dans l'opinion générale , et particulièrement dans celle de la jeune Rosalie , l'héritière en question , qui supposoit comme beaucoup d'autres de son sexe , qu'un bel homme , dont la figure l'avoit séduite , ne pouvoit pas manquer de réunir toutes les qualités desirables.

Un gentil-homme fort supérieur à Zelucco à tous égards , à l'exception de la figure , lui faisoit depuis quelque tems la cour , avec l'aveu de ses parens. Mais dès que Zelucco lui eut fait sa déclaration , elle lui donna la préférence et en avoua naïvement le motif , lorsque son nouveau soupirant lui fit part de l'inquiétude que lui donnoit un rival favorisé de son père et de sa mère. Rosalie l'assura que ses parens ne recevoient favorablement son rival que

parce qu'ils ignoroient ses sentimens , soyez sûr , ajouta-t-elle , que dès qu'ils en seront informés ils vous donneront la préférence. Je suis enchanté répondit Zelucco de vous savoir de cette opinion. J'en suis sûr , reprit-elle. = Vous les avez donc entendus s'expliquer sur mon compte ? = Non , jamais. = Idole de mon âme , comment pouvez-vous donc savoir s'ils me préfèrent au signor Michelo ! = Parce qu'il n'y a point de comparaison entre vous , et qu'il suffit d'avoir des yeux pour voir que vous êtes infiniment plus bel homme. Quelque flatteur que fut cette aveu , Zelucco ne laissa pas d'être un peu décontenancé , lorsque cette naïveté lui eut fait connoître sur quoi cette jeune fille fondeoit ses espérances. Il crut que le plus sûr étoit de commencer par s'emparer de la personne et de la fortune de l'héritière , et de solliciter ensuite l'approbation de sa famille.

Après l'avoir tendrement remercié des sentimens qu'elle avoit daigné lui faire connoître , il observa que les parens ne

considéroient pas toujours ces sortes d'affaires , sous le même point de vue que leurs enfans ; que son rival s'étoit probablement assuré la faveur de ceux qui pouvoient disposer de sa personne, en s'adressant à eux primitivement ; parcequ'il étoit moins jaloux de s'assurer son cœur que sa fortune ; mais qu'il en avoit usé tout différemment , parce qu'il n'en vouloit qu'à son cœur. Il ajouta , qu'il avoit toujours fait peu de cas de la fortune , qu'elle n'entroit pour rien dans ses vues , et qu'il lui en donneroit , quand elle voudroit , la preuve, en l'épousant sans le consentement de personne ; à l'exception du sien , et sans prétendre à recevoir avec sa main une obole.

La jeune demoiselle lui répondit qu'elle ne pouvoit pas sans se parjurer , consentir à sa proposition ; que sa mère allarmée des assiduités d'une personne dont l'alliance ne lui plaisoit point , l'avoit conduite à *Madre Chiésa* , et lui avoit fait jurer dans la chapelle de Rosalie , en pré-

sencé de sa patrone , qu'elle ne se marieroit point , sans le consentement de son père et de sa mère ; en lui protestant au même instant , que ses parens ne la contraindroient point de se marier contre son inclination.

Vous voyez bien ajouta cette naïve enfant , que je ne puis pas rompre mon serment , sans m'attirer le ressentiment de mes parens et de ma patrone qui m'a toujours protégée jusqu'à présent , et qui ne me pardonneroit pas d'avoir violé un engagement que j'ai contracté devant elle.

Zelucco s'appercevant que cette jeune fille ne pensoit qu'avec horreur à une démarche qui devoit offenser Ste. Rosalie , n'insista point pour le moment. Il lui fit promettre de ne point informer ses parens de leur conversation , et d'attendre qu'il eût réfléchi aux mesures les plus convenables. Elle observa religieusement cette injonction.

A leur première entrevue , Zelucco dit à Rozalie , qu'il avoit réfléchi sur la pro-

messe qu'elle avoit faite à sa mère , dans la chapelle de sa patronne ; qu'il n'étoit point surpris que cet engagement fît une profonde impression dans l'esprit d'une personne aussi pieuse , et que ces preuves de sa raison et de son bon cœur la lui rendoient plus chère ; car quoique les charmes de sa personne eussent produit la première impression dans son cœur , les qualités de son ame , la douceur de son caractère , sa piété et sur-tout son prodigieux discernement , lui paroissoient infiniment préférables , et l'avoient enchaîné pour toujours. Zelucco pensoit que les louanges qu'on mérite le moins , sont celles qui flattent davantage ; et en conséquence , il faisoit fréquemment l'éloge de l'esprit et du bon sens de Rosalie.

Il continua de lui observer que relativement à sa promesse , elle avoit été évidemment surprise ; et qu'on ne pouvoit pas supposer que S^{te}. Rosalie y eût réellement donné son approbation , d'autant qu'on ne l'avoit pas consulté pour savoir

si elle en étoit satisfaite. Quant à moi , ajouta-t-il , je ne survivrois pas au refus de votre mère, que je regarde comme certain : c'est à vous de considérer, s'il est probable que Ste. Rosalie votre patronne, et sans doute la plus compatissante de toutes les saintes, approuveroit une mesure qui occasionneroit infailliblement la mort d'un homme qui vous aime tendrement; et pourquoi? pour satisfaire des parens avarés, qui comptent pour rien le sentiment.

Comme Rosalie avoit le cœur fort tendre et la tête fort peu garnie de bon sens, les argumens de Zelucco lui parurent bientôt convaincans et elle se rendit à ses instances : mais ayant avancé dans le cours de la conversation, qu'elle étoit sûre d'obtenir le consentement de son père ; Zelucco dérogeant à ses premières intentions, crut qu'il valoit mieux essayer de gagner le père sauf à revenir au mariage secret, dans le cas où il refuseroit son approbation.

C H A P I T R E V I.

*Raisonnemens d'une jeune fille aveuglée
par l'amour. Foiblesse de son père.*

LA vivacité de la passion de Rosalie, lui fit saisir la première occasion d'informer son père de l'état de son cœur, et l'amour lui dicta des expressions très pathétiques.

Le père étonné insista d'abord sur l'encouragement qu'il avoit donné au signor Michelo, sur son mérite personnel et sur les grands avantages de cette alliance. A tous ces argumens, sa fille n'opposa que son amour pour Zelucco et son indifférence pour son rival.

Le père lui fit sentir que les affaires de Zelucco étoient fort dérangées. Elle répondit qu'elle étoit charmée que cette circonstance put prouver au public, qu'elle ne se laissoit point guider dans le choix d'un mari par des considérations sordides;

qu'elle acquerroit des droits à l'estime des personnes judicieuses et à la reconnoissance de l'objet de son choix.

Son père observa qu'en prouvant ainsi son propre désintéressement, elle ne pouvoit pas lui donner la même satisfaction sur les sentimens de celui qu'elle supposoit digne de tous ces sacrifices.

Elle reprit avec chaleur, que Zelucco lui avoit assez fait connoître la générosité de son ame par les libéralités qui occasionnoient le dérangement de sa fortune.

Le père secoua la tête avec l'air du mécontentement et objecta les mauvaises mœurs de Zelucco, le nombre des femmes qu'il avoit séduites et abandonnées ; il appuya particulièrement sur sa conduite impardonnable avec la nièce de la comtesse Brunella.

Cet argument mal-adroit produisit un effet directement opposé à son intention. Sa fille avoua que Zelucco avoit mené une vie très irrégulière comme la plupart des jeunes gens ; qu'il avoit fait tourner la tête

à un grand nombre de femmes , et que cela n'étoit pas extraordinaire , parce qu'il avoit en sa faveur la jeunesse , les graces et l'esprit ; qu'il les avoit abandonnées parce qu'elles ne méritoient point son estime , et qu'elles l'avoient accusé d'inconstance ; que la nièce de la comtesse Brunella étoit une fille très-foible , et qu'on ne devoit pas supposer un homme de bon sens , comme Zelucco , capable de contracter avec elle un engagement aussi sérieux que le mariage ; qu'elle sentoit parfaitement que la possession exclusive d'un homme si recherché de toutes les femmes , l'exposeroit à la jalousie de son sexe ; mais qu'heureuse et tranquille dans son ménage elle mépriseroit le dépit et l'envie ; parce qu'elle étoit sûre de posséder seule le cœur de Zelucco ; qu'il avoit satisfait ses fantaisies , et que tout le monde convenoit que les libertins convertis rendoient généralement leurs femmes plus heureuses que ceux qui avoient toujours passé pour des Catons.

Rosalie observant que son père paroiss-

soit plus allarmé que convaincu, eut recours à un argument, dont elle avoit souvent éprouvé le succès. Elle fondit en larmes, poussa de profonds gémissemens, perdit connoissance, et sembla prête à expirer de douleur. Lorsqu'elle reprit l'usage de ses sens et de la parole, elle déclara que le signor Zelucco étoit et seroit éternellement l'unique objet de sa tendresse; qu'il lui avoit donné les plus fortes preuves de la sincérité de son amour, et de la générosité de ses sentimens; que le bonheur du mariage dépendoit de l'inclination mutuelle des deux époux et point du tout de leur fortune; qu'elle suivroit son mari, et se trouveroit par tout satisfaite d'en être aimée, et sous la protection de Ste. Rosalie sa bonne patronne, qui lui fourniroit les moyens de subsister; quelle préféreroit cette situation précaire, à l'opulence avec un autre, fût-il le premier monarque de l'univers, ou même le roi de Naples, de Jérusalem et des deux Siciles; que le tems ne produiroit point de changement dans son cœur,

à moins que ce ne fut en redoublant sa passion, et qu'en effet elle la sentoit augmenter tous les jours; enfin se jettant aux genoux de son père, elle le supplia de consentir au bonheur d'une fille qui l'avoit toujours aimé et honoré, et qui seroit prête à lui obéir dans toutes les occasions, excepté dans celle-ci, parce qu'elle ne le pouvoit pas, et que s'il insistoit, il la verroit bientôt dans sa tombe, réunie au fils dont il avoit si douloureusement déploré la perte.

Avant que Rosalie eût terminé sa touchante requête, les larmes de son père avoient coulés abondamment. Lorsqu'il eût la force de parler, il releva sa fille en l'assurant que son bonheur étoit son principal objet dans cette vie et qu'il consentiroit à tout ce qui pourroit le lui assurer.

Après avoir réussi comme elle le desiroit auprès de son père, Rosalie le pria de solliciter le consentement de sa mère, et le bonhomme s'y engagea.

C H A P I T R E V I I.

*Prudence d'une mère , et fin du soi-disant
éternel amour.*

LE père de Rosalie ne tarda point à informer son épouse de la passion que leur fille avoit conçue pour Zelucco. Il ajouta que ses remontrances avoient été inutiles , et qu'il valoit mieux consentir de bonne grace à lui donner celui qu'elle aimoit , puisqu'elle étoit déterminée à n'en point accepter un autre. Comme il vouloit lui raconter une partie de la scène qui venoit de se passer , son épouse lui dit qu'il pouvoit s'en dispenser , parce qu'elle avoit entendu d'une chambre voisine toute leur conversation. Cette mère prudente appercevant que son mari vaincu par les larmes de Rosalie avoit résolu de la satisfaire , évita toute espèce de discussion sur cet objet , et garda le silence sur le plan qu'elle

avoit déjà formé pour détourner une alliance dont elle n'attendoit que de la honte et des malheurs. = Quoique ce mariage , lui dit-elle , ne soit pas fort de mon goût , si ma fille persévère dans ses sentimens , je ne contraindrai point son inclination , et ne ferai rien sans vous consulter dans une affaire importante , dont la décision vous convient beaucoup mieux qu'à moi.

Son mari lui répondit modestement qu'il étoit en effet le juge compétent dans cette occasion , et que son sentiment seroit toujours le même.

Vous en changez cependant quelquefois , reprit avec douceur son épouse , car hier vous paroissiez résolu de donner votre fille au signor Michelo.

Je ne savois pas , répondit-il un peu déconcerté , que Zelucco étoit le seul homme qui pût rendre ma fille heureuse. Il alla promptement l'informer du consentement qu'il venoit d'obtenir.

Rosalie transportée de joie , vola auprès de sa mère , elle lui demanda pardon d'a-

voir disposé sans son aveu de son cœur, elle ajouta que Ste. Rosalie avoit approuvé son choix, et que pour l'avenir elle pouvoit compter sur son invariable obéissance.

Sa mère la remercia de ses bonnes intentions et lui demanda comment elle s'étoit assurée de l'approbation de sa patronne ?

Depuis quelque tems, reprit ingénument Rosalie, je ne pense jour et nuit qu'à mon mariage avec le signor Zelucco, et ce matin après avoir entendu la messe, je suis entrée dans la chapelle de ma patronne, où après avoir dévotement fait ma prière, j'ai supplié Ste. Rosalie, en la regardant bien fixément, de m'indiquer si elle approuvoit mon inclination. Dans ce moment j'ai vu les yeux de la Sainte s'animer, et elle m'a fait de la tête un signe d'approbation accompagné du plus gracieux sourire.

Après cette épreuve, dit la mère, il ne peut plus y avoir de doute ; mais êtes vous également certaine d'être aimée du signor Zelucco ?

Plus certaine , s'il est possible , reprit Rosalie , il me l'a juré cent fois , et d'ailleurs je puis vous montrer un écrit de sa main qui l'atteste.

Et , continua la mère , vous êtes aussi bien sûre que ce violent amour est pour vous seule indépendamment de votre fortune ?

Sainte Marie ! s'écria Rosalie , le signor Zelucco est non-seulement le plus tendre , mais le plus désintéressé de tous les hommes. Il m'a souvent protesté qu'il voudroit que j'eusse moins de fortune afin qu'on ne pût pas soupçonner que cette circonstance entre dans ses considérations.

Et bien , lui dit sa mère , il est probable qu'il aura cette satisfaction , car je dois vous informer, ma chère, d'une chose que je n'ai pas jugé à propos de publier avant d'en être sûre. Je suis enceinte de plusieurs mois , et vous perdez moitié de votre fortune ; elle pourroit même être réduite beaucoup plus bas si j'accouchois d'un garçon.

Je souhaite de tout mon cœur , ma bonne maman , reprit avec vivacité Rosalie , que vous accouchiez d'un garçon , car je serois enchantée d'avoir un petit frère.

Et bien , ma bonne amie , vos vœux seront peut-être exaucés ; j'imagine que vous attendrez pour vous marier , que je sois rétablie et en état d'être de la noce.

Oh ! très-certainement , ma chère maman , répondit Rosalie , et elle courut raconter à Zelucco les excellentes nouvelles qu'elle venoit d'apprendre. Le consentement de la mère lui causa une très-grande joie , mais l'histoire de sa grossesse lui fit une impression si différente , que l'air du chagrin se répandit sur sa physionomie.

Je vois bien , lui dit tendrement Rosalie , que vous êtes affligé du retard de notre bonheur jusqu'au rétablissement de ma mère.

Profondément , en vérité , répondit Zelucco ; et bien tranquillisez-vous , mon cher Zelucco , répliqua sa dupe , je tâche-

rai d'obtenir qu'on nous marie avant ses couches.

Zelucco la supplia de ne point y penser, parce que cela pourroit, dit-il, rendre sa mère encore plus défavorable à leur union.

Rosalie l'assura tendrement qu'elle ne souffroit pas moins que lui de l'idée du retard. Il prétendit que cela n'étoit pas possible, mais qu'il aimoit mieux le supporter que de contrarier sa mère, et d'exposer sa santé dans une situation qui exigeoit beaucoup de ménagemens. Mais, ajouta-t-il, n'avez-vous point soupçonné plutôt qu'elle étoit enceinte ?

Jamais, dit l'ingénue, et j'en suis étonnée, car du moment qu'elle me l'a dit, j'ai apperçu que sa taille étoit prodigieusement épaissie.

Zelucco se retira désespéré de voir évanouir ses belles espérances, mais très-résolu de s'assurer mieux du fait avant d'abandonner une affaire qui pouvoit rétablir sa fortune.

Il rendit le lendemain une visite à un

moine qui faisoit aussi le métier de médecin, et dans lequel il savoit que la mère de Rosalie avoit beaucoup de confiance.

Après avoir feint de le consulter pour son compte, il fit tourner la conversation sur l'objet de sa curiosité. Mais la mère de Rosalie ayant prévu que Zelucco pourroit le questionner, lui avoit fait le bec et ses réponses étoient toutes préparées. En conséquence le moine l'assura que les amis de la dame pouvoient se tranquilliser, qu'elle annonçoit une fort belle grossesse et qu'elle accoucherait très-heureusement.

Comment, dit Zelucco, ce que j'ai appris avec tant de satisfaction est donc vrai; la signora Marie est réellement enceinte?

Rien n'est plus positif, reprit le docteur, on soupçonne même qu'elle accouchera de deux enfans.

De deux enfans s'écria Zelucco!

Oui Signor, de deux enfans, continua le malin docteur, c'est l'opinion des connoisseurs dans cette partie. Mais quant à moi, je ne connois point d'indices qui

puissent faire présumer ce fait avec quelque certitude. Je suis convaincu qu'elle est enceinte d'un enfant bien en vie, mais je n'assurerois point qu'elle en aura deux.

Mais reprit Zelucco, il me semble qu'il y a bien long-tems qu'elle ne s'est trouvée dans cette situation.

Si elle a deux enfans dit le moine, c'est une situation où elle n'a jamais encore été, et il est certain que lorsqu'une femme a porté deux jumeaux, il est plus probable que cela peut encore lui arriver.

Combien dit Zelucco, y a-t-il qu'elle a fait sa dernière couche.

Environ neuf ou dix ans, dit le moine, il me semble dit Zelucco, qu'on voit rarement des femmes recommencer à faire des enfans après un si long intervalle. C'est assez rare, dit le moine; mais lorsque cela arrive, elles en font presque toujours plusieurs de suite et comme la signora Marie n'a que quarante ans, avec l'aide de dieu et de la sainte vierge sa patronne, elle pourra encore procréer un certain

nombre de chrétiens avant d'être hors d'état de devenir mère.

Un certain nombre reprit Zelucco avec humeur; vous croyez donc que sa patronne a une prodigieuse influence sur ces sortes d'affaires.

Auriez-vous dit le moine d'une voix menaçante, quelques doute sur l'influence de la sainte vierge?

Le Ciel m'en préserve répondit Zelucco d'un air contrit.

Sachez reprit le moine d'un ton d'autorité, que les pouvoirs de la vierge sont sans bornes, et qu'il est impie d'en douter.

Je n'en ai pas le moindre doute s'écria Zelucco en prenant la main du moine d'un air amical. J'en suis si loin, ajouta-t-il d'un ton hypocrite que je crois fermement mon révérend père, qu'elle y réussiroit si elle vouloit, sans le secours du mari.

Très-certainement dit le moine.

Zelucco, très-convaincu que la mère de Rosalie étoit véritablement enceinte, prit congé du docteur, et comme il avoit reçu

depuis quelques jours une lettre de Madrid, dans laquelle son oncle lui annonçoit l'avancement qu'il sollicitoit au service d'Espagne, il résolut de partir le plutôt possible. En recevant cette lettre, il avoit d'abord projeté de commencer par assurer son mariage, et de réfléchir ensuite à la réponse qu'il feroit à son oncle. Mais ayant bien décidément renoncé à toute espèce de relation future avec l'adorable objet de ses éternelles amours. Il s'embarqua avec un seul valet et un bagage modeste, sur un bâtiment prêt à partir pour Barcelone, où il arriva sans accident. Impatient de se rendre à Madrid, il chargea son valet des apprêts du départ et de se hâter autant qu'il seroit possible, tandis qu'il s'amuseroit à parcourir la ville. Mais il plut à verse au moment où il voulut sortir, et il parut fort embarrassé de savoir à quoi passer son tems. Que n'écrivez-vous, lui dit son valet, à la signora Rosalie? notre départ précipité lui semblera peut-être fort extraordinaire. Tu as raison dit Zelucco

en bâillant , donne -moi du papier et de l'encre. Son domestique lui apporta ce qu'il demandoit, et toujours bâillant, notre amant désintéressé écrivoit sa lettre.

Lorsque Rosalie fût informée du départ de Zelucco pour l'Espagne, elle se trouva mal, selon l'usage de toutes les jeunes filles abandonnées par des amans perfides , qui sembloient prêts à mourir d'amour pour elles , et qu'elles considéroient comme les seuls qui pussent faire leur bonheur. Sa santé fut altérée durant quelques semaines ; mais elle se rétablit insensiblement, et sa mère ayant invité de nouveau le premier galant , elle ne tarda pas à consentir de lui donner sa main. Alors sa mère lui apprit que l'histoire de la grossesse n'étoit qu'un conte destiné à lui faire mieux connoître l'homme qu'elle avoit jugé trop avantageusement , et sa fille , en retour , lui déclara qu'elle avoit indubitablement mal compris le signe de Sainte Rosalie ; car son mari l'avoit convaincue qu'il étoit le seul homme qui pouvoit la rendre parfaitement heureuse.

C H A P I T R E V I I I.

*On attribue à sa générosité ce qui n'étoit
que l'effet de son ressentiment.*

ZELUCCO arrivé à Madrid, fut reçu très-favorablement par son oncle, qui attribuoit son inconduite à la vivacité d'un jeune homme impétueux et sans expérience. Il le traita comme le chef de sa famille et le présenta comme tel à tous les personnages de distinction. Il espéroit que l'ardeur qu'il avoit montrée dans la quête des plaisirs se tourneroit vers la gloire militaire, et qu'il parviendrait quelque jour à un poste de distinction fort supérieur à tout ce qu'il auroit pu obtenir à Naples, si ses étourderies ne l'en avoient pas fait sortir. Après lui avoir observé les avantages qu'il pourroit tirer de sa naissance, il lui recommanda l'activité dans ses devoirs militaires; afin d'obtenir de bonne heure une réputation

favorable , et de faciliter l'avancement rapide qu'il pouvoit espérer dans une armée où la discipline étoit fort relâchée , et les officiers d'une naissance distinguée , montroient très-peu de zèle.

Zelucco fut placé dans un régiment alors en marche pour un port de mer ; mais on lui permit de rester à Madrid , et d'y attendre que le régiment fût rendu à sa destination et mis au complet. Il passa cet intervalle dans les sociétés où son oncle l'avoit introduit. Il n'étoit pas médiocrement prévenu en faveur des graces de sa personne : il se flatta d'y rencontrer quelque héritière aussi riche que la signora Rosalie , et dont la mère ne s'aviseroit pas de devenir enceinte à l'âge de quarante ans , après une cessation de dix années.

On jouoit gros jeu dans quelques-unes de ces assemblées. Zelucco en étoit grand amateur et avoit acquis , à ses dépens , l'intelligence de la plupart des jeux. Mais il étoit loin de posséder le calme et le sang-froid nécessaires à un joueur. Il le savoit et ne pouvoit

pas cependant résister toujours à la tentation. Il lui arrivoit même quelquefois d'aller chercher le gros jeu dans des maisons moins honorables.

Dans les commencemens , il eut pour lui la fortune , et ses succès l'encouragèrent à fréquenter plus habituellement ces maisons dangereuses. Il perdit un jour jusqu'au dernier écu d'une somme très considérable dont il s'était muni , et comme on ne jouoit qu'au comptant , il n'y avoit plus moyen de tenter fortune. Presque tout son argent étoit passé dans la poche d'un quidam nouvellement arrivé à Madrid , qui se donnoit pour un gentilhomme hongrois , lieutenant-colonel de hussards , au service de l'empereur. Zelucco le soupçonnoit fortement de corriger la fortune , et réduit à regarder jouer les autres , il guettoit attentivement son homme , dans l'espoir de le surprendre dans quelque manœuvre suspecte , et très-disposé , dans tous les cas , à lui chercher querelle.

On jouoit un passe-dix , et le dé étoit

entre les mains d'un jeune étranger qui avoit déjà passé quatre fois de suite. Comme on avoit à chaque coup couvert tout l'argent, la masse étoit seize fois aussi forte que celle du premier coup. Mais lorsque le banquier voulût jetter les dés pour la cinquième fois, il ne se trouva qu'environ un tiers de l'argent couvert. Il demanda si on ne vouloit en couvrir davantage, et personne n'ayant accepté sa proposition, il retira tout ce qui n'étoit point couvert et le mit dans sa poche. Mais au moment où il secouoit le cornet pour jetter les dés, l'officier hongrois cria *Banco* et ceux qui avoient couvert retirèrent leur mise.

La règle de ce jeu est que si quelqu'un veut prendre la totalité de la banque, les joueurs qui n'en ont pris qu'une partie, doivent se retirer et lui céder leur part.

Le hussard voulut tirer parti de la circonstance. Il se proposoit, si le banquier passoit, de ne payer que l'argent qui étoit sur la table, et si au contraire il manquoit de réclamer l'argent qu'il avoit mis dans sa

poche. Le banquier ayant manqué, dit au Hongrois de prendre son argent, mais celui-ci insista sur la restitution de ce qu'il avoit empoché, et qui appartenoit, disoit-il, à la banque, tout autant que ce qui étoit resté sur la table; puisqu'il n'y avoit pas eu de coup joué dans l'intervalle.

Le jeune étranger fort surpris de cette prétention, observa que cet argent ayant été retiré avant que le hussard parlât; il ne pouvoit pas être compris dans sa masse; et que s'il avoit l'intention de l'y comprendre, il devoit s'en expliquer en criant banco; parceque dans ce cas là, il auroit quitté le cornet, plutôt que de risquer sur un seul coup, une si forte somme.

Cependant le prétendu colonel: taillé en Hercule, portant un grand sabre et une énorme paire de moustaches, ne laissoit pas de soutenir d'un ton très impérieux ses prétentions. Le jeune homme se défendoit faiblement, et les spectateurs quelle fut leur opinion, paroissoient peu disposés à prendre son parti contre le hussard.

Zelucco qui brûloit d'envie de quereller un homme qui lui avoit gagné son argent , déclara hautement que la chose étoit fort claire , et que le hongrois n'avoit droit de réclamer que ce qui se trouvoit sur la table lorsqu'il avoit parlé ; et il ajouta qu'il étoit très convaincu que dans le cas où il auroit perdu, il n'en auroit pas payé d'avantage. Qu'appellez-vous M. dit le hongrois, en se tournant de son côté, que voulez-vous dire? Je veux dire reprit sèchement Zelucco, ce que j'ai dit. Quoi M. répondit le spadassin d'un ton de colère en portant la main sur son grand sabre ? Ce que j'ai dit continua Zelucco et ce que je dis encore ; et j'ajoute que je couperai les oreilles à tout aventurier qui s'avisera de faire avec moi l'insolent. En terminant sa phrase il tiroit son épée , mais ceux qui s'étoient rassemblés autour de lui , parvinrent à le calmer. Sa conclusion rendit le hussard beaucoup plus raisonnable , il déclara que si la compagnie trouvoit sa demande injuste il consentoit à s'en désister. De bon gré ou de force , re-

partit Zelucco , il faudra bien que vous y consentiez. Toute l'assemblée ayant enfin pris part à cette querelle , se déclara contre le hussard , qui sortit sans mot dire , et quitta Madrid dès le lendemain , dans la crainte que son aventure n'attirât sur lui l'attention et ne fit démasquer le faux colonel au service de l'autriche.

Cette aventure fit beaucoup de bruit et d'honneur à Zelucco. Elle fit particulièrement grand plaisir à son oncle. Ayant appris que dans cette même journée son neveu avoit joué très-malheureusement , il lui fit le cadeau d'une somme suffisante pour acquitter toutes ses dépenses à Madrid , et s'équiper convenablement avant son départ pour les grandes Indes. Zelucco désespérant de trouver une seconde Rosalie, s'enuya du séjour de Madrid et annonça le desir de joindre son régiment.

Son oncle applaudit à cette résolution qu'il supposoit dictée par un zèle ardent pour le service : il assura son neveu qu'il auroit soin de ses intérêts dans son absence , et qu'il

emploieroit l'influence de tous ses amis pour hater son avancement.

Le régiment fut bientôt complet, et partit pour l'île de Cuba , où il descendit sans accident après une navigation favorable.

C H A P I T R E I X.

La férocité naturelle fait moins de cruels
que l'amour-propre. LABOCHÉFOUC.

Remontrance d'un vieux militaire.

ZELUCCO étoit incapable d'éprouver la généreuse ardeur d'un soldat, il desiroit obtenir de l'avancement mais l'augmentation d'appointemens lui paroissoit fort préférable à la gloire militaire. Il consentoit à supporter des fatigues , à courir des dangers parce que c'étoit le seul moyen de parvenir à un commandement lucratif, qui le mettroit en état de passer joyeusement sa vie. Ayant

appris que l'officier qui commandoit en chef étoit très exigeant sur la discipline , et sur la tenue du soldat , il résolut de se distinguer à cet égard , et renonçant à tous les sentimens de justice , de compassion et même d'humanité , il traitoit les recrues avec une barbarie sans exemple. Pourvu qu'il parvînt à rendre les hommes qu'il commandoit plus lestes et plus alertes que les autres, il s'embarrassoit fort peu des tortures qu'il leur infligeoit, fussent utiles ou nuisibles au service , pourvu qu'il en tirât un avantage personnel. Pour les fautes les plus légères , il ordonnoit les punitions les plus rigoureuses ; il les prononçoit souvent par caprice , et les exerçoit toujours avec cruauté. Enfin il exigeoit de tous les soldats dans les exercices et dans les moindres minuties de leur tenue , un degré de précision et d'uniformité que les plus adroits et les plus intelligens avoient beaucoup de peine à observer.

Irrité de ce que ses soldats ne parvenoient pas aussi rapidement qu'il le desiroit , au

dégré de perfection qui pouvoit satisfaire sa vanité , il devint de plus en plus rigoureux et exerça enfin des actes de cruauté inouïe sur un détachement de la garnison de la Havane qu'il commandoit. Sa conduite dans a circonstance suivante fut cause que le commandant en chef en prit connoissance.

Un soldat ayant commis dans l'exercice une faute légère , Zelucco le traita avec la plus grande rigueur , et ce malheureux supporta tout en silence , jusqu'au moment ou Zelucco bouffi de rage et d'orgueil , s'exprimant en termes absurdes et barbares , lui dit , misérable , si tu n'es pas plus alterte à l'avenir , je te couperai en morceaux et j'enverrai ton ame au diable. Le soldat lui répondit avec tranquillité , vous pouvez bien me couper en morceaux , mais il ne dépend pas de vous dieu merci , d'envoyer mon ame au diable. Cette réponse mesurée fit sourire ceux qui étoient à portée de l'entendre , et rendit la fureur de Zelucco plus violente.

Tu te mutines je crois , dit Zelucco ; =
Le soldat répondit qu'il n'en avoit pas

même la pensée. Je t'apprendrai quand il en sera tems , reprit Zelucco , ce que j'en pense. Il le fit conduire par la garde et mettre aux fers.

Zelucco déplaisoit depuis long-tems à tous ses camarades , et lorsqu'en causant avec quelques-uns d'eux , il voulut les disposer à convenir que la réponse du soldat tendoit à la révolte , il les trouva fort éloignés de cette opinion. En conséquence il ne se pressa point de traduire le malheureux devant une cour martiale , qui l'auroit acquitté indubitablement. Mais il fit insinuer au prisonnier que s'il vouloit s'avouer coupable et demander grace il obtiendrait sa liberté sans passer au conseil ; et que s'il y passoit , on lui infligerait très certainement une punition rigoureuse.

Le soldat secrètement encouragé par les officiers qui détestoient Zelucco , refusa de s'accuser d'une faute qu'il n'avoit pas commise , et préféra de rester aux fers. Il reçut le lendemain une visite de l'aumônier du régiment , qui approuva sa conduite , et

informa le commandant en chef de toutes les particularités de cette aventure.

Zelucco ayant été averti de ce qui se passoit fit sortir le soldat de prison ; mais le commandant indigné de ce qu'on lui avoit dit , fit faire des information sur la conduite de Zelucco avec les soldats , et apprit avec étonnement l'excès auquel il portoit la cruauté et la tyrannie. Après avoir réprimandé les officiers du silence qu'ils avoient gardé trop long-tems sur des vexations si condamnables , il envoya chercher Zelucco , et lui tint le discours suivant devant tous ses camarades.

Seigneur Zelucco ; mon devoir me prescrit de m'expliquer avec vous sur un sujet qui devroit être connu de tous les officiers ; mais dont il paroît que vous avez des notions très-fausSES. Une discipline sévère est indispensable au succès et au salut d'une armée. Si ce frein salutaire n'existoit pas , les armées seroient plus formidables pour leurs concitoyens que pour leurs ennemis : elles ravageroient leur pays au lieu de le défendre.

Mais il n'est pas moins essentiel d'exercer la discipline avec justice et modération. Une tyrannie cruelle et arbitraire décourage le soldat, et éteint peu-à-peu l'ardeur martiale dont il doit être animé. Comment un homme qui a de l'honneur et de la sensibilité peut-il se permettre de maltraiter celui qui n'ose ni résister ni se plaindre, si brave qu'il puisse être?

Je crois, M., que vous n'avez pas encore servi à la guerre. Dans le cours de mes services, j'ai vu plus d'une fois de simples soldats se présenter courageusement devant l'ennemi, tandis que des officiers qui s'étaient fait une habitude de les maltraiter, cherchoient à se mettre à l'abri du danger.

Le métier du soldat vous est assez connu pour savoir que quoique traité avec toute la douceur que la discipline peut admettre, sa vie est encore sujette à tant de peines et de fatigues, que tout homme sensible voudroit pouvoir les alléger ou en diminuer le nombre.

Considérant Mr. la modicité de leur paye et ce qu'on exige d'eux, vous sentirez

qu'il n'y a point de proportion. Cette injustice se perpétue cependant chez les plus opulentes nations de l'Europe, et même chez celles qui semblent respecter en toute autre occasion les droits de l'humanité. Mais quels que puissent être les froids calculs de la politique, et sa profonde indifférence pour le sort des soldats, on ne devroit pas s'attendre à trouver la même inhumanité chez les officiers qui sont les témoins de leurs services, qui partagent leurs fatigues et leurs dangers; indépendamment de la générosité qui devroit leur être naturelle, leur intérêt personnel les invite à traiter humainement leurs soldats. Combien d'officiers blessés dans le champ d'honneur ont été redevables, les uns de leur liberté, les autres de leur vie, à l'attachement des soldats dont ils étoient environnés ! je me citerai pour exemple ; étendu sur le champ de bataille et incapable de me lever sans secours, j'aurois été écrasé par la cavalerie des ennemis, sans le zèle de deux de mes soldats, qui bravèrent les

plus grand dangers pour me sauver la vie. L'un d'eux étoit Castillan , et né parmi mes vassaux , mais l'autre étoit Irlandais , et je n'avois d'autre titre à son amitié que la conduite juste et humaine , et j'ose dire bienfaisante , que j'exerçois également et invariablement avec tous les soldats de ma compagnie. Si cet étranger , ou même mon compatriote avoit eu à se plaindre de moi , s'il m'avoit connu rigoureux , injuste , et cruel , croyez vous qu'il eût exposé sa vie pour sauver la mienne ? non , Mr. , en supposant qu'ils ne m'eussent point achevé sur le champ de bataille , comme cela n'est arrivé que trop souvent à des officiers haïs de leur soldats , ils m'auroient au moins abandonné sous les pieds des chevaux , et ne se seroient occupés que de leur propre sûreté.

Mais indépendamment de toute idée de sûreté personnelle , les officiers ont encore un intérêt à bien traiter leurs soldats. La satisfaction d'adoucir , autant qu'il est possible , la situation de ses semblables , et

d'être aimé de tous ceux qui nous environnent.

A cette partie de la remontrance Zelucco, leva machinalement les yeux, et regarda, comme un homme qui cherche le sens de ce qu'il vient d'entendre.

Oui, monsieur, reprit le vieux militaire qui avoit observé ses regards significatifs; après l'approbation de sa propre conscience, rien n'est plus satisfaisant pour l'homme que l'estime et l'amitié de ses semblables. Dans quelque situation que puisse être placé celui qui n'a point éprouvé cette jouissance, il me paroît fort à plaindre, et je n' imagine pas qu'on puisse se croire heureux, lorsqu'on est haï généralement.

Nous savons tous, continua ce digne militaire, en se tournant vers les autres officiers, que l'affection des soldats est plus facile à gagner que celle de toute autre classe d'hommes. La soumission à laquelle ils sont accoutumés et un sentiment d'équité naturelle assurent leur estime et leur attachement aux officiers les plus exacts à la

discipline , lorsqu'au lieu d'y ajouter des outrages et de la cruauté , ils leur donnent quelques preuves de sensibilité et de bienveillance. J'ai toujours tâché de maintenir une discipline exacte parmi les troupes que j'ai l'honneur de commander , et je n'en ai pas moins la douce satisfaction de croire que je suis plus aimé que redouté de ceux qui ont eu des occasions de me connoître. Un des plaisirs les plus vifs que j'ai éprouvé de ma vie et quelques - uns de vous qui m'accompagnoient dans cette occasion , fut d'entendre les soldats d'une garde avancée parler de moi comme d'un officier qu'ils aimoient tous , dans un moment où ils ne me soupçonnoient pas à portée de les entendre , et je vous déclare que si je me savois haï de ceux que je commande , la vie me paroîtroit insupportable.

Je veux croire , signor Zelucco que votre conduite avec les soldats a été l'effet d'un excès de zèle pour le bien du service , votre naissance et votre éducation ne permettent pas de croire que vous ayez eu

d'autre motif des rigueurs que vous avez exercées. Cette considération jointe à la recommandation de mon ancien ami, votre oncle, me déterminent à ne point remettre l'examen de votre conduite à une cour martiale.

Quant au soldat que vous avez tenu si long-tems et si injustement aux fers, il est évident que vous l'aviez traité d'abord avec trop de rigueur. La gaucherie d'une recrue doit être corrigée peu-à-peu avec douceur ; la violence les abasourdit et augmente le mal qu'on veut détruire. La colère et l'emportement dégradent la dignité qu'un officier doit toujours conserver dans le commandement. La réponse de ce soldat à votre menace déplacée, quoique reprehensible, parce qu'il étoit sous les armes, est cependant excusable et ne peut pas être considérée comme une résistance.

Souvenez-vous, messieurs, que, la discipline militaire ayant beaucoup plus en vue la tendance d'une faute et les suites qu'elle

pourroit occasionner , que sa griéveté réelle , les lois militaires ont fait des crimes de différentes choses qui sont en elles-mêmes indifférentes ou frivoles. Lorsqu'un soldat irrité d'un outrage injuste oublie la subordination et repousse la violence tyrannique d'un officier , quoique les lois de la discipline forcent de le condamner, tout homme sensible et juste l'absout au fond de son cœur. Mais, lorsqu'un officier armé du pouvoir se laisse entraîner par la colère ou par un sentiment de haine personnelle contre un soldat qui ne peut pas lui résister, quelle idée doit-il avoir de lui-même , et quelle opinion croyez-vous qu'en ont les autres ?

Signor Zelucco , j'ai cru devoir m'expliquer clairement avec vous sur ce sujet , devant tous ces messieurs qui ont été les émoins de votre conduite depuis votre arrivée au régiment , et d'ailleurs leur silence n'est pas tout-à-fait exempt de blâme , je dois vous prévenir que les considérations qui m'empêchent de vous traduire de-

vant une cour martiale ne m'arrêteroient point , si vous vous y exposiez une seconde fois. Je vous prie aussi de ne jamais oublier qu'en exigeant des soldats que je commande, la plus grande exactitude dans le service , je n'en suis pas moins résolu de mettre jusqu'au dernier factionnaire , à l'abri de toute espèce d'injustice.

Le soldat que vous avez maltraité a droit de réclamer le jugement d'un conseil de guerre , et je vous invite à chercher les moyens de l'en détourner. Après leur avoir tenu ce discours , le général renvoya les officiers à leurs affaires , et Zelucco obtint avec de l'argent le silence du soldat. La harangue du commandant ayant considérablement diminué son espoir de promotions rapides, il forma le projet de renoncer à la profession militaire , et d'entrer dans quelque carrière dont ses talens pussent tirer plus d'avantage.

CHAPITRE X.

Trait de reconnaissance envers un ami.

Curiosité d'une chambrière.

ZELUCCO avoit fait la connoissance d'un gentilhomme espagnol pour lequel son oncle de Madrid lui avoit donné une lettre de recommandation , et dont il avoit été reçu de la manière la plus obligeante. Quoique sa fortune fut médiocre , il vivoit honorablement et avec moins de réserve que les Espagnols en général. Sa société plut à Zelucco ; il le cultiva et parvint à gagner sa confiance. L'Espagnol lui apprit qu'il faisoit depuis long-tems la cour à une veuve très-riche , qui , en outre d'une fort belle habitation , avoit encore de gros fonds hypothéqués sur les meilleures habitations des îles de Cuba et de Saint-Domingue. A ses premières propositions elle avoit répondu comme presque toutes les veuves ,

qu'elle étoit décidée à ne jamais former un second engagement ; mais il ajouta qu'il apercevoit avec satisfaction que sa résistance devenoit tous les jours plus foible , et qu'il commençoit à se flatter de la voir bientôt consentir à lui donner la main. Après cet aveu , l'Espagnol fit le plus bel éloge de sa maîtresse. N'ayant point d'enfans , elle étoit maîtresse absolue de sa fortune ; et son charmant caractère lui faisoit espérer de passer avec elle la vie la plus heureuse.

Zelucco ayant été introduit chez la veuve par son amant , il fit secrètement les informations les plus minutieuses sur sa fortune ; et , dès qu'il fut bien assuré qu'elle surpassoit le rapport qu'on lui en avoit fait , il forma la résolution de supplanter son nouvel ami.

Il ne jugea pas à propos toutefois de faire ouvertement la cour à une femme qui étoit sur le point de s'engager avec un homme dont il avoit lieu de se louer , et qu'il traitoit comme son ami.

Il se borna au langage éloquent des regards et des soupirs , et, tout en feignant de vouloir les lui dérober , il avoit grand soin de lui en faciliter l'observation. Lorsqu'il étoit bien sûr qu'elle l'avoit remarqué , il tâchoit de rougir et de paroître embarrassé de sa contenance.

Lorsqu'il étoit chez elle , ce qui lui arrivoit aussi fréquemment que la décence pouvoit le permettre , il applaudissoit à toutes ses paroles , et dans le cours de la conversation, quoiqu'elle s'adressât souvent à d'autres , il avoit toujours pour but d'appuyer les opinions qu'elle avoit adoptées.

Au moyen de ces flatteuses attentions et des graces de sa personne , il parvint bientôt à toucher le cœur de la veuve , et ne tarda pas à obtenir une préférence décidée sur celui qui lui faisoit plus anciennement la cour.

Zelucco s'aperçut de ses dispositions , mais il ne jugea pas à propos d'en venir à une déclaration , persuadé qu'il l'amèneroit à faire elle-même la première dé-

marche ; et , pour la hâter , il s'assura le secours de sa suivante. Il ordonna à son valet de lui faire assidument la cour , et l'instruisit de la conduite qu'il devoit tenir lorsqu'il en auroit fait la conquête.

L'obéissant valet ne perdit point de tems ; et , après avoir courtiisé sa belle durant quelques jours , il lui annonça un secret important qu'il vouloit lui communiquer tête-à-tête. La curiosité de la chambrière lui fit promettre un rendez-vous dans un bosquet du jardin de sa maîtresse. Elle y vint. Le valet eut tout le succès qu'il pouvoit desirer , et suivit les instructions de son maître.

CHAPITRE XI.

Rien ne pèse tant qu'un secret,
Le porter loin est difficile aux dames.
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

LAFONTAINE.

A PRÈS avoir vécu quelques semaines fort gaiement avec sa maîtresse, le valet de Zeluco vint un jour la trouver avec l'air de la plus profonde mélancolie. Elle ne manqua point de lui en demander le motif, et il lui répondit que pour son compte il étoit fort content, mais qu'il ne pouvoit voir sans douleur son maître, jadis la gaité même, devenu tout-à-coup sombre et rêveur, se livrer chaque jour de plus en plus à un chagrin rongeur qui altéroit sa santé et abrégeoit probablement sa vie.

Et ne soupçonnes-tu point, lui dit-elle, ce qui occasionne son chagrin ?

= Je n'en suis point réduit à des soupçons , reprit le valet , car j'en connois parfaitement la cause.

= Et quelle est-elle , je te prie ? = C'est , épliqua le valet , ce qu'aucune considération dans ce monde ne me fera jamais divulguer. = Non , dit la curieuse chambrière , et pourquoi ? = Parce que je me suis engagé à garder fidèlement ce secret.

= Je veux le savoir sur l'heure , répliqua sa maitresse avec impatience. Si tu insistois là-dessus , tu m'affligerois infiniment. Il seroit affreux d'abuser de ton pouvoir sur moi pour m'arracher un secret que je tiens de la confiance de mon maitre ; il ne me le pardonneroit jamais.

Et, si tu ne me le révèles pas tout-à-l'heure , je ne te reverrai de ma vie. = Considère donc , reprit le valet , ce que tu exige de moi ; tu veux que je trahisse mon maitre , mais c'est attaquer mon honneur.... = Et bien , reprit-elle , n'as-tu pas attaqué le mien ? c'est donc là que se réduit ton prodigieux amour ; quand je t'ai tout accordé ,

tu me refuses la première chose que je te demande. N'est-ce pas bien là le comble de l'ingratitude ? Ah ! que j'ai été sotte, ajouta-t-elle en larmoyant, de m'en fier à tes belles promesses ! . . . Si tu ne me dis pas à l'instant ce qui cause le chagrin de ton maître , tu me rendras mille fois plus misérable que lui.

Il n'y avoit pas moyen de résister à un argument de cette force. Le valet raconta son histoire conformément aux instructions de son maître. Il le peignit amoureux, fou de sa maîtresse, et sans espoir, parce qu'il est, disoit-il, si délicat sur l'honneur, qu'il se laissera plutôt consumer par la douleur que de faire la moindre démarche auprès d'une femme dont il connoit les engagements avec un de ses amis. Il ne mange presque plus, il ne ferme pas l'œil et il est impossible qu'il résiste long-tems à une pareille situation. Et moi, continua le valet, que deviendrai-je ? comment pourrai-je supporter la perte d'un maître si généreux ? car il est le plus libéral des hommes ; j'aurais

il ne croit avoir suffisamment récompensé ceux qui lui rendent le plus léger service.

La suivante parut émerveillée du récit de son galant. Je savois bien, lui dit-elle, que les amoureux d'autrefois ne dormoient ni ne mangeoient, et qu'ils vivoient d'amour, je l'ai lu dans des livres; mais je ne croyois pas que de nos jours il y eût encore de ces amans-là. Quoi qu'il en soit, ton maître a grand tort d'en faire mystère à ma maîtresse.

Jamais, jamais, reprit le valet, rien ne pourra le déterminer à entrer en concurrence avec son ami, il se laissera plutôt réduire en momie.

Et c'est, dit la suivante, une très-grande absurdité. Il seroit fort malheureux pour les femmes que tous les hommes en usassent comme lui, il leur arriveroit souvent de prendre le galant dont elles ne se soucient guère, tandis que celui qu'elles auroient préféré se désoleroit en silence. Mais, s'ils ne parlent pas, comment veulent-ils qu'on les devine? on prend ce qu'on trouve, plutôt que de rien avoir. Il est donc clair que

ton maître devroit parler et informer ma maîtresse de ses sentimens ; et que sait-on ce qui pourroit arriver... puisqu'il est si généreux.

Généreux , reprit vivement le valet. Tu n'en as point d'idée. Jamais on ne lui a rendu le plus petit service, sans en être payé au-delà de ses espérances. Mais pour parler de sa passion à ta maîtresse , c'est ce qu'il ne fera jamais. Je conçois cependant qu'il seroit avantageux pour l'un et pour l'autre qu'elle en fût informée ; quoi qu'il en soit , je me flatte que tu ne trahiras point le secret que tu m'as arraché.

Sois sûr, dit la discrète chambrière, qu'on me couperoit en morceaux , plutôt que de me faire parler lorsque je n'en ai pas envie. Elle quitta son galant , et courut vite raconter à sa maîtresse tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle ajouta qu'elle n'avoit de sa vie entendu parler d'un amour aussi ardent que celui du signor Zelucco.

Et qu'en sais tu, lui dit la veuve qui l'avoit écouté avec une satisfaction évidente ? je

sais Madame , répondit la suivante , que le signor Zelucco brûle d'amour pour vous , et qu'il est beaucoup plus bel homme que don Lopes.

Tu ne pense jamais qu'à la beauté , reprit sa maîtresse ; mais on doit chercher dans un mari des qualités plus essentielles.

Sans doute , dit la soubrette ; mais il y a des qualités dont on ne peut juger que par l'expérience , le signor Zelucco peut en posséder autant que don Lopes , et il est infiniment plus beau que lui.

Et, parce que Zelucco est bel homme , tu voudrais apparemment que j'allasse lui faire la cour.

Non pas assurément , reprit la soubrette : je soutiendrai toujours la dignité de mon sexe ; mais je voudrais que vous donnassiez à don Lopes un congé absolu.

Quoi , avant que ton protégé m'ait dit un seul mot...

Oui, Madame , il n'ouvrira pas la bouche tandis que don Lopes aura sur vous des prétentions. Je sais de très-bonne part qu'il a

résolu d'emporter son secret dans l'autre monde, plutôt que de se déclarer son rival.

CHAPITRE XII.

QUOIQUE la veuve eût affecté de considérer le récit et les conseils de sa suivante comme une plaisanterie, elle s'attendoit depuis quelque tems à une déclaration de Zelucco; et, cette conversation lui ayant fait connoître l'obstacle qui l'arrêtoit, elle résolut d'encourager un aveu quelle desiroit.

A la première visite que Zelucco lui rendit, il la trouva seule, et elle avoit provisoirement donné des ordres pour qu'on ne reçût personne lorsqu'elle seroit avec lui en conversation particulière.

Elle le reçut avec le sourire du plaisir, et le maintien le plus encourageant; mais Zelucco conserva son air rêveur, et continua de pousser de longs soupirs qui sembloient forcer le passage. Après quelques instans d'une conversation indifférente durant la-

quelle Zelucco parut décontenancé et fit des pauses fréquentes, la veuve lui dit d'un ton fort tendre, qu'elle le soupçonnoit d'être intérieurement la proie de quelque chagrin violent. Zelucco poussa un énorme soupir, leva tristement les yeux vers le ciel, et garda le silence.

Pourquoi, lui dit la veuve d'un ton encore plus tendre, vouloir me cacher ce qui vous afflige ? hélas, Madame, lui répondit Zelucco, mon malheur est sans remède. Pourquoi importunerois-je les autres des chagrins qui me sont personnels, et particulièrement des personnes que je desire de voir parfaitement heureuses ?

J'ignore, dit la veuve, quelles sont celles que vous comprenez dans ce nombre.

Mon plus ardent desir, Madame, seroit de pouvoir contribuer au bonheur de... ici il resta court et feignit la plus grande confusion.

Au bonheur de qui M., reprit la veuve avec impatience ?

Ah Madame, ne m'arrachez pas, je vous en supplie, l'aveu d'un sentiment que je

combats depuis si long-tems avec tant de peine , que je voudrois pouvoir me dissimuler à moi-même, que l'amitié condamne, quoiqu'il soit le produit de l'amour le plus pur , et qui vous paroîtroit odieux , si vous en étiez instruite.

Je suis convaincue M. que votre chagrin est fondé sur une erreur. Dites-moi, je vous prie, quelle est la personne dont vous desirez si vivement faire le bonheur.

La plus digne et la plus aimable de son sexe , reprit Zelucco , fixant sur la veuve un regard expressif; mais cette délicieuse jouissance m'est interdite irrévocablement.

Si c'est moi M. dont il est question , dit la veuve en rougissant jusqu'aux yeux , qu'elle baissa modestement , j'avoue que mon bonheur est plus à votre disposition , qu'à celle de tout autre homme dans ce monde.

Il n'y avoit plus moyen de dissimuler après un compliment si clair. Zelucco saisi, transporté de surprise et de joie , fit toutes les grimaces d'usage en pareille occasion , et débita un tas d'expressions hyperboliques

et fastidieuses, qui ne laissèrent pas de plaire infiniment à celle qui les écoutoit. Dans la suite de leur conversation elle dissipa sans peine tous les scrupules de Zelucco, en l'assurant qu'elle n'avoit jamais eu l'intention d'épouser don Lopes, qu'il avoit très-légerement conçu cette espoir, et qu'elle sairoit la première occasion pour le lui déclarer clairement. Zelucco ne crut pas bien positivement à la vérité de tout ce qu'elle venoit de lui dire ; mais il la pria, dans le cas où elle se décideroit à congédier son ancien amant, de le faire avec tous les ménagemens capables de rendre cette explication moins offensante.

Peu de jours après, don Lopes en causant avec la veuve ayant tourné la conversation sur son sujet ordinaire, et entamé ses anciens argumens pour la décider à renoncer au veuvage, elle laissa échapper une phrase qui sembloit annoncer moins d'éloignement pour un second mariage, que pour lui accorder la préférence qu'il sembloit se flatter d'obtenir. Surpris de cette nouveauté don Lopes la supplia humblement de lui en

donner l'explication. Elle lui répondit que ses judicieux raisonnemens avoient vaincu tous ses préjugés contre un second mariage, et qu'elle en étoit infiniment reconnoissante. Ensuite, après beaucoup d'excuses et de protestations obligeantes, elle lui déclara qu'elle ne sentoit point pour lui le penchant qu'elle croyoit nécessaire au bonheur dans le mariage ; qu'elle seroit toujours très-flattée de cultiver son amitié, parce qu'elle avoit pour lui la plus sincère estime ; mais que, ne pouvant y joindre cette ardeur de tendresse si nécessaire au bonheur de deux époux, elle le prioit de renoncer à former avec elle un engagement de cette espèce.

Don Lopes la remercia de son estime, et la supplia de lui dire si sa résolution étoit fondée uniquement sur son indifférence pour lui, ou sur sa préférence pour un autre.

La veuve un peu déconcertée lui avoua, en baissant modestement les yeux, qu'ayant conçu involontairement une passion très-vive pour son ami Zelucco, elle ne pouvoit pas se permettre d'accepter la main d'un autre, et particulièrement d'un homme

pour qui elle avoit la plus haute estime.

Savez - vous , reprit don Lopes , si Zelucco ignore vos sentimens pour lui ? Je ne sais pas, dit la veuve, quelles peuvent être ses soupçons à cet égard ; mais jamais il n'a eu l'air de s'en apercevoir , et , quels que soient ses sentimens , je suis convaincue, qu'il ne les décelera jamais tandis qu'il vous croira des prétentions sur mon cœur.

Mes prétentions n'existent plus, madame, reprit don Lopes, et je vais moi - même informer Zelucco, de sa bonne fortune. Privé du bonheur que j'espérois obtenir , je me garderai bien de m'opposer au vôtre, en mettant une barrière entre vous et l'objet de votre préférence.

Le généreux Espagnol alla sur-le-champ faire part à Zelucco de cette conversation ; et notre habile hypocrite , après avoir joué la surprise , feignit encore d'accepter sa bonne fortune , aux dépens de son ami, avec la plus grande répugnance. Mais cette comédie se termina néanmoins très-promp- tement par son mariage avec la veuve.

CHAPITRE XIII.

On trouve peu d'ingrats tandis qu'on est en état de faire du bien. LAROCHEFOUC.

COMME le premier galant de la veuve n'avoit jamais manifesté d'inquiétude au sujet des arrangemens pécuniaires, Zelucco voulant paroître aussi désintéressé, imita son silence. Il n'ignoroit pas toutefois que, par son dernier testament, la veuve avoit assuré toute sa fortune à sa famille, en cas qu'elle mourût sans enfans ; mais il jugea qu'il auroit du tems de reste pour faire changer ces dispositions ; et comme son épouse, âgée de près de cinquante ans, n'avoit point eu d'enfans de son premier mari, Zelucco conçut peu de craintes d'être dépouillé de sa fortune par ses parens ou par sa propre postérité.

Il paroît toutefois que la dame ne déses-

péroit point de procréer une lignée nombreuse ; car son testament , quoique de date récente , stipuloit la légitime de son second fils ou de sa fille , et même de son troisième et quatrième enfant , etc. Sa sollicitude maternelle avoit pris des arrangemens pour une douzaine d'héritiers , issus de sa personne en droite ligne.

Zelucco redoubla de soins et d'attentions après son mariage. Son épouse , séduite par ces belles apparences , oublia pour lui le monde entier , et cessa bientôt de penser aux parens qui avoient été précédemment les objets de sa bienveillance. Il ne lui restoit qu'un sujet d'inquiétude. La profession de son mari la tourmentoit. Elle craignoit d'en être séparée , et de le voir exposé aux fatigues et aux dangers de la guerre. En conséquence , elle le supplia de renoncer à un métier qui la tenoit continuellement en alarmes , et mettoit de l'amertume à tous ses plaisirs.

Zelucco n'étoit pas pas plus amateur que sa moitié du métier des armes , il avoit formé la résolution de le quitter ; mais aussi de

faire servir les instances de sa femme au succès d'un autre plan sur lequel il exerçoit depuis quelque tems ses méditations.

Lorsqu'elle le pressoit de quitter le service, tout en la remerciant de sa tendre inquiétude, il feignoit beaucoup de répugnance à quitter un état qu'il préféroit à tout autre, et dont il espéroit un avancement lucratif et honorable. Un jour qu'elle renouveloit ses sollicitations, Zelucco, exagérant les avantages qu'il pouvoit obtenir en continuant ses services, observa qu'il se mettroit peut-être un jour en état de dégager les domaines de ses ancêtres, et de reparoitre chez lui avec l'éclat de l'opulence et de la réputation. Il espéroit probablement que son épouse le tranquilliserait en lui assurant la propriété de sa fortune; mais, soit qu'elle n'eût pas bien compris ce qu'il disoit, ou qu'elle fût arrêtée par un reste de prudence, elle ne fit point de réponse directe; et ses inquiétudes sur la profession de son mari sembloient s'assoupir, lorsqu'elle reçut une lettre anonyme d'un in-

connu qui , annonçant un grand intérêt pour son bonheur , informoit que l'Espagne étoit sur le point de faire la guerre , et que le régiment de son mari seroit des premiers à partir pour une expédition secrète , dont il avoit déjà connoissance , quoique sa tendresse pour elle l'eût engagé à lui en faire un secret.

Cette effrayante nouvelle annoncée subitement réveilla toutes ses craintes , et étourdit sa prudence. Elle se plaignit tendrement du secret que Zelucco lui avoit fait d'une affaire si importante pour le bonheur de sa vie. Sans convenir toutefois de la vérité de cette information , son mari s'en servit comme d'un nouveau motif qui lui défendoit de quitter le service. Après avoir hésité en tems de paix , comment pourrois-je , lui dit-il , y consentir à la veille d'une guerre ? Cette réponse lui persuada qu'elle avoit été bien informée ; mais vous n'avez pas oui dire , continua-t-elle , que la guerre fut encore déclarée ?

Quelle que puisse être la certitude d'une

guerre prochaine , reprit Zelucco , il est très-certain qu'elle n'est point encore déclarée ; si elle l'étoit , ma chère amie , vous ne pourriez plus vous permettre de solliciter ma démission , et je ne pourrois pas décemment écouter vos sollicitations.

Et bien , dit-elle , je rends graces à Dieu de ce qu'il n'est pas encore trop tard , et elle fit aussitôt passer un contrat qui transmettoit irrévocablement à son mari la propriété de toute sa fortune. Elle le lui montra , et l'assura qu'elle le lui remettroit entre les mains , dès qu'il auroit écrit et signé la démission de son emploi. Après avoir témoigné son admiration de ce qu'il appelloit la générosité d'une grande ame , et en même tems sa répugnance au sacrifice de la gloire militaire , il termina cette comédie par un vers d'un poète espagnol dont le sens est à-peu-près :

L'amour l'emporte sur la gloire ,
Sur la fortune et sur l'honneur.

Cette exclamation poétique , dont l'ap-

plication n'étoit pas bien juste , n'en produisit pas moins son effet. La bonne dame en versa des larmes d'attendrissement.

La démission de Zelucco ayant été acceptée , il quitta le service à la grande satisfaction de son épouse et de son régiment.

CHAPITRE XIV.

Proprium humani ingenii est odisse quem
loeseris.

*Les hommes haïssent presque toujours ceux
qu'ils ont offensés.*

TACITE.

APRÈS avoir obtenu de son épouse cette dernière preuve de son amour, Zelucco l'auroit volontiers dispensée de lui en donner d'autres , et il rabattit dès ce moment beaucoup de ses attentions précédentes. Elle se plaignit de ce changement , d'abord avec modération , et ensuite avec la plus grande

aigreur ; mais l'amour qui s'envole est rarement rappelé par des reproches.

Zelucco supporta les premiers murmures de sa femme avec une impatience évidente. Leur continuation le rendit infiniment plus fâcheux , et elle en fut enfin ouvertement méprisée et maltraitée. Réduite au désespoir par l'ingratitude et la brutalité de celui à qui elle avoit tout sacrifié , elle languit et mourut au bout de deux années.

L'inquiétude et le mécontentement avoient suivi Zelucco durant tout le cours de sa vie. Quoiqu'il eût obtenu de sa femme la propriété d'une fortune immense, il avoit vécu avec elle dans un état de guerre et de dissension. Sa conduite et ses vices étoient la source de l'amertume qui abreuvoit constamment sa vie. Il voyoit toujours le bonheur lui échapper , et loin de s'en prendre à lui-même, il en accusoit toujours des causes étrangères. Débarrassé de son épouse , dont , selon lui, l'humeur acariâtre avoit occasionné tous les désa-

grémens de son ménage , il se flatto de jouir enfin du bonheur qu'il avoit inutilement cherché. Pour l'appuyer sur une base plus solide , il résolut de porter son habitation au plus haut degré de culture, et d'aller ensuite jouir en Europe de tous les plaisirs que son imagination pouvoit lui indiquer. Ce projet , qu'il suivit avec activité , fut fatal à un grand nombre de ses esclaves qu'il fit expirer douloureusement, les uns dans des travaux au-dessus de leurs forces , et les autres dans les tortures qu'il leur infligeoit pour les plus légères fautes d'adresse ou de négligence.

Zelucco totalement occupé de ses cultures, vivant au milieu de ses esclaves, fuyant tous ceux pour lesquels il auroit été forcé d'avoir des égards , ou dont il auroit redouté la censure, devint de jour en jour plus brutal et plus barbare. La plus judicieuse observation lui paroissoit un crime, et le mettoit en fureur. Lorsque ses domestiques réussissoient à exécuter ses ordres, avec une précision et une rapidité qui ne

laissoient point de prétexte à ses violences, il se plaignoit du sol, du climat, ou des vicissitudes de la saison. Le tourment qu'il s'infligeoit lui-même, dans les occasions les plus indifférentes, auroit pu réjouir ceux qui en étoient les témoins, s'il n'avoit pas fait porter la peine de ses caprices aux infortunés que la providence avoit placé sous sa rage barbare, par des raisons au-dessus de notre portée.

On plaint l'homme sensible et bon qui s'affecte trop facilement des inconvéniens de cette vie. Mais, lorsqu'un homme sans humanité et sans raison est la victime de ses propres caprices, chacun se félicite en secret de sa peine ; et, quoique les esclaves de Zelucco n'osassent pas manifester leur satisfaction, il n'est pas douteux qu'ils jouissoient de voir souffrir leur persécuteur. Cet homme odieux ayant été représenté comme également avare et cruel, on pourroit croire que le premier de ces vices servoit de barrière à l'autre, et que l'intérêt personnel devoit le détourner d'infliger à

ses esclaves des punitions qui mettent en danger leur vie.

On a souvent objecté contre la nécessité de faire de nouvelles lois en faveur des esclaves , qu'ils n'ont besoin d'être protégés ni contre un maître humain , parce qu'il est incapable de les maltraiter , ni contre un maître barbare , parce que son intérêt personnel leur sert de sauve-garde. Mais, en raisonnant ainsi, on oublie que des hommes sans pitié , dénués de tous sentimens de religion, et accoutumés à suivre sans hésiter le premier élan de leur colère , ne sont pas moins sourds dans leurs accès de fureur à la voix de l'intérêt et de la raison , qu'à celle de l'humanité et de la justice. Le joueur qui a perdu son argent jette les cartes au feu , et voudroit qu'elles y fussent sensibles. L'homme en fureur brise ses meubles les plus précieux , et ne voit-on pas tous les jours des brutaux insensés , assommer de coup les animaux utiles qui partagent et allègent leurs travaux ?

On dira peut-être que , dans les Colonies

de l'Europe, les lois protègent les esclaves, et que leurs maîtres ne peuvent leur infliger la peine de mort, qu'après les avoir fait juger légalement. Mais l'expérience a démontré depuis long-tems que les propriétaires de ces Colonies, quoique chrétiens, sont peu disposés à écouter les plaintes des esclaves, ou à se chicaner mutuellement sur la police correctionnelle de leurs habitations. Lorsque le bruit court qu'un esclave a expiré dans les tortures, ou qu'il est mort des suites d'un châtiment barbare et arbitraire, il arrive rarement qu'on inquiète son maître, et que des colons veuillent faire le métier de dénonciateur : particulièrement, lorsque le maître est un blanc de quelque importance dans la Colonie, et que sa victime est un nègre ; d'ailleurs, le crime pourroit être évident, et n'avoir rien à redouter des lois vagues que les Européens ont jugées suffisantes pour protéger les nègres contre la cruauté de leurs maîtres. La loi limite le nombre de coups que l'esclave doit recevoir pour ses diffé-

rentes fautes ; mais , si la loi n'exige point que la faute soit constatée , si la déclaration de son maître doit suffir , quelle certitude a l'esclave de n'être pas puni injustement , et aussi souvent que le maître aura la fantaisie de renouveler le châtiment , pourvu qu'il observe les intervalles ordonnés par la loi. De pareilles lois sont moins une sauve-garde , qu'une dérision de la race infortunée qu'elles devroient défendre.

Le pouvoir illimité des maîtres rend l'esclave plus misérable et le maître plus méchant. Combien d'hommes , après avoir passé durant une partie de leur vie pour humains et compatissans , ont changé de caractère en passant d'Europe en Amérique , et sont devenus capricieux , violens et cruels , dès qu'ils ont eu à leur disposition un grand nombre d'esclaves ? Quoique Zelucco fût capricieux et violent il n'étoit pas naturellement cruel ; mais l'exercice du pouvoir illimité le rendit barbare. Sa sévérité pour les soldats avoit pour motif le desir de ga-

gner la faveur du commandant, en rendant les soldats qu'il exerçoit personnellement plus alertes que leurs camarades. Il poussa dans cette occasion trop loin la rigueur, parce qu'il étoit indifférent pour les peines des autres; mais il n'étoit pas cruel de sang-froid, et sans être animé par une provocation quelconque. Lorsqu'il devint le maître absolu d'un grand nombre d'esclaves qu'il considéroit comme sa propriété, il crut avoir le droit d'en tirer tout le parti possible, et il apprit de ceux qui ont une tête capable de ces calculs, et un cœur assez barbare pour les mettre en pratique, qu'il est plus économique d'user promptement ses esclaves par des travaux forcés, et d'en acheter de nouveaux à mesure qu'ils périssent, que de les traiter avec humanité, et de n'en exiger que des travaux proportionnés à leurs forces. Un personnage qui passoit pour un homme intelligent, et qui avoit précédemment tenu une auberge sur une des principales routes en Angleterre, possédoit alors une très-riche

habitation dans une île de l'Amérique. Il assura Zelucco qu'il avoit éprouvé la vérité de ce calcul relativement aux chevaux de poste, et qu'il pouvoit s'appliquer également aux nègres. Zelucco n'avoit pas pour principal but de torturer ses esclaves, mais de porter la culture de ses terres au plus haut degré de perfection; et, leurs efforts ne répondant point à son impatience, il se servit du fouet sans miséricorde. Il en résulta de la part des esclaves des mécontentemens, des murmures et quelquefois des reproches insultans qui excitèrent la fureur de Zelucco et des vengeances barbares. Il croyoit lire leur haine dans leurs regards, et présuinoit que leurs cœurs recéloient une rancune implacable. Il devint de jour en jour plus rigoureux, et traita ses esclaves comme il étoit persuadé qu'ils l'auroient traité lui-même, s'ils en avoient eu la puissance. Il arriva enfin à ce degré de barbarie effrayante, qui trouve dans le spectacle du châtiment, une jouissance indépendante de son utilité pour celui qui l'inflige.

Si la conduite d'un certain nombre des colons de l'Amérique étoit fidèlement représentée, les capricieuses atrocités des Caligula et des Néron ne paroistroient peut-être plus si incroyables, et rien ne seroit peut-être plus curieux et plus touchant pour une ame sensible, que les mémoires des malheureux nègres depuis le moment de leur enlèvement sur la côte de Guinée, jusqu'à leur mort dans les îles de l'Amérique.

CHAPITRE XV.

Le Portugais.

L'ÉVÈNEMENT que je vais raconter contribua, plus que toutes les lois en faveur des nègres, à rendre Zelucco moins barbare pour ses esclaves. Un riche marchand Portugais, établi depuis plusieurs années à la Havane, avoit acheté récemment une habitation voisine de celle de Zelucco,

qui annonça , par une infinité d'avances et de civilités , un grand desir de cultiver sa connoissance.

Il rendit de fréquentes visites au marchand dans sa maison , et offrit de le loger aussi commodément qu'il lui seroit possible , tandis qu'il faisoit réparer le manoir de son acquisition pour y recevoir sa famille.

Cette conduite obligeante de la part de Zelucco surprit tous ceux qui le connoissoient , et ne savoient pas que le marchand avoit une femme jeune , jolie , et un peu coquette. Zelucco , vivement épris des ses charmes , essaya de tous les moyens pour la séduire. La dame de son côté ne fut pas tout-a-fait insensible aux graces de sa figure et de sa personne ; mais sa fortune et son rang lui firent encore plus d'impression. Elle le voyoit avec plaisir au nombre de ses adorateurs , sans avoir peut-être le dessein de pousser plus loin la complaisance. Cette dame étoit du nombre de celles qui , éloignées de la tentation , ou

foiblement attaquées, conservent leur honneur intact. La vanité l'entraînoit quelquefois dans des imprudences, et lui faisoit courir des dangers où elle s'exposoit sans réflexion. Zelucco entama avec elle une correspondance épistolaire, sur des sujets indifférens, et elle s'en amusoit avec son mari, à qui elle montrait toutes les lettres. Elle finit toutefois par en garder quelques-unes, dont elle ne jugea point à propos de lui donner communication.

Lorsque le Portugais eut réuni sa famille dans la maison qu'il venoit de réparer, Zelucco leur fit des visites fréquentes et se promenoit souvent avec le mari et la femme dans une plantation solitaire qui séparoit les deux habitations.

Zelucco obtint enfin de la dame, après beaucoup de difficultés un rendez-vous dans ce bocage, où elle promit de se rendre sur la fin du jour, à une heure où il savoit que le mari devoit aller pour affaire chez un particulier qui demouroit fort loin de son habitation.

Du moment où son commerce épistolaire avec l'épouse du portugais lui donna des espérances , Zelucco se servit toujours pour ses messages d'un esclave qu'il croyoit lui être très-affectionné , parce qu'un peu avant le commencement de cette intrigue , il l'avoit un peu moins maltraité que les autres. Mais Zelucco étoit dans l'erreur. Son nègre avoit dans le fond du cœur la rancune et le desir de se venger. Dès qu'il eût connoissance de l'entrevue projetée , il courut en informer le mari et revint très joyeux , dans l'espoir que son maître seroit assassiné dès cette même nuit.

Il arriva toutefois que la dame aperçut cet esclave en conférence avec son mari ; et que ce dernier paroissoit depuis , agité , sombre et rêveur. Elle soupçonna qu'on l'avoit informé du rendez-vous dont elle commençoit à se repentir, et, après y avoir mûrement réfléchi , elle résolut de révéler à son mari ce dont il avoit déjà probablement connoissance. Elle s'excusa d'avoir gardé le silence sur les dernières lettres de

Zelucco en protestant qu'elle avoit craint d'engager son mari dans une querelle funeste. Mais ajouta-t-elle , les choses en sont venues à un point , où il m'est impossible de vous les cacher plus long-tems. Malgré tout ce que j'ai pu lui dire , le seigneur Zelucco continue à me persécuter, et enfin il m'a pressée de lui accorder un rendez-vous ce soir durant votre absence. Mais lui dit le mari, voyant qu'elle avoit cessé de parler , vous ne me dites point que vous avez accepté le rendez-vous qui semble vous irriter ; elle lui répondit un peu décontenancée , qu'elle avoit été si étonnée de la proposition , qu'elle ne se rappeloit pas parfaitement les expressions de sa réponse ; mais qu'elle s'étoit sur-le-champ retirée ; et quelles que soient , ajouta-t-elle , les paroles qui ont pu m'échapper dans la confusion que me causoit sa hardiesse , il est évident que je ne proposois pas d'aller le joindre , puisque je viens vous en instruire. J'aurois voulu vous le cacher, parce que je craignois les suites d'une affaire de cette nature, et les dangers qu'elle peut vous faire courir.

Enfin elle parvint à se justifier, et, étant fermement déterminée à ne plus retomber dans sa faute, elle invita son mari à oublier une injure dont l'auteur seroit suffisamment puni par le ridicule et le mépris dont il ne pouvoit pas douter. Le portugais feignit de penser comme elle, mais il n'en résolut pas moins de se venger.

Après avoir engagé sa femme à se mettre au lit de meilleure heure qu'à l'ordinaire, il se revêtit de sa robe, et s'étant empaqueté dans un grand mantelet blanc, il se glissa hors de la maison sans être aperçu de personne, et courut à l'endroit où il supposoit que Zelucco attendoit sa femme avec impatience.

Il y étoit en effet depuis long-tems et commençoit à désespérer de sa bonne fortune, lorsqu'il aperçut, à la lueur des étoiles, le portugais sous l'attirail féminin. Il courut au-devant de lui, et voulut serrer dans ses bras l'attrayant objet de son attente; mais dans l'instant où son imagination se livroit d'avance aux plaisirs, une voix rauque lui

fit entendre distinctement ces paroles; l'ombre de ta femme , de l'infortunée victime de ta perfidie , t'envoie cette récompense.

= En achevant ces mots , le Portugais lui plongea son stilet dans la poitrine.

Zeluco tomba sur le coup. Le Portugais avoit enfoncé son stilet jusqu'à la poignée ; et, persuadé qu'il ne tarderoit pas à expirer, il rentra tranquillement chez lui , sans que personne de sa maison soupçonnât qu'il étoit sorti.

CHAPITRE XVI.

ZELUCCO étendu à terre y fut long - tems sans pouvoir démêler la confusion de ses idées. Quelquefois il imaginoit avoir réellement entendu la voix de sa malheureuse épouse , et cette terrible visite dans un moment où il s'attendoit à jouir des plaisirs les plus vifs , remplissoit son ame d'un sentiment d'horreur , qui lui auroit été funeste , si l'abondance du sang qu'il per-

doit n'avoit pas calmé la violence de son agitation.

Il resta dans cette situation en proie à la terreur et aux remords , jusqu'au point du jour , où malgré sa foiblesse , à l'aide d'un arbre , il vint à bout de se lever , et essaya de regagner sa maison ; mais , après quelques pas , il retomba et commençoit à perdre tout espoir de secours , lorsqu'il aperçut quelques-uns de ses esclaves qui alloient à leurs travaux. Il leur parla cette fois d'un ton plus humain qu'à l'ordinaire ; il implora humblement leur compassion et les supplia d'avoir la charité de le porter jusque chez lui.

Les esclaves accoururent au son d'une voix plaintive ; mais dès qu'ils reconnurent leur maître , ils s'arrêtèrent avec horreur. Quelques-uns passèrent leur chemin , feignant de ne l'avoir pas vu , et d'autres contemplèrent avec joie son agonie. Aucun n'entreprit de le secourir ; et il n'auroit probablement jamais revu sa demeure , si le hasard n'avoit pas conduit dans cet endroit un de

ses agens. Il le fit promptement transporter, et envoya chercher des chirurgiens pour panser sa blessure. A la première inspection, ils la jugèrent mortelle, et cette nouvelle répandit la joie dans toutel'habitation. Cependant, au bout de quelques semaines, les symptômes devinrent plus favorables. Tandis qu'on craignoit pour sa vie, tous ses esclaves des deux sexes partageoient son inquiétude en sens contraire; et, dès qu'ils apprirent qu'il étoit hors de danger, la douleur fut générale dans toute l'habitation. Les nègres qui travailloient en ce moment au jardin, sous ses fenêtres, poussèrent des cris lugubres, dont Zelucco effrayé demanda le motif. Le médecin, après s'en être informé, lui dit que ses esclaves avoient demandé des nouvelles de sa santé.

Et bien, reprit Zelucco.

= Et bien, continua le docteur, on leur a dit probablement que vous étiez plus mal; car c'est ainsi que les esclaves expriment leur douleur, lorsqu'ils craignent de perdre un maître compatissant.

Zelucco sentit toute l'amertume de cette ironie. Plongé dans une sombre mélancolie, il ne fit aucune démarche pour découvrir son assassin, et garda un profond silence sur les circonstances de son aventure.

C H A P I T R E X V I I.

ZELUCCO rétabli de sa blessure sembla quelque tems avoir changé de caractère. Il étoit plus pensif, et se livroit rarement aux violences qui lui avoient été familières; mais cette métamorphose ne fut pas durable. La crainte et les remords se dissipèrent et ses anciens vices reparurent avec ses forces.

Dans une promenade qu'il faisoit avec le médecin qui l'avoit soigné, Zelucco eut une violence qui annonçoit fortement le retour de son ancienne cruauté. Le docteur lui fit les représentations que lui dictoit la sensibilité de son ame, et témoigna sa compassion du triste sort des esclaves.

C'est, dit Zelucco, la plus détestable race qui existe.

C'est au moins , reprit le médecin , la plus infortunée.

Qu'ils fassent leur besogne , dit Zelucco ; et ils ne seront point malheureux.

Mais , répliqua le docteur , n'est-il donc pas suffisamment malheureux d'avoir une pareille tâche à remplir ?

Il sont cent fois plus heureux , dit Zelucco , qu'ils ne l'étoient dans leur pays.

C'est , reprit le docteur , ce qu'il ne seroit pas facile de prouver ; mais en le supposant , est-ce une raison de les traiter mal ici , parce qu'ils ont été maltraités ailleurs ?

Dans toute l'Amérique , dit Zelucco , les nègres sont en général dans une situation moins pénible que la dernière classe de tous les pays de l'Europe. Je l'ai entendu soutenir mille fois par des gens très-sensés.

Si ce fait étoit vrai , répondit le médecin , la situation de la dernière classe des Européens seroit affreuse ; mais cela est impossible. Pourquoi impossible , dit Zelucco ?

Parce que , reprit le docteur , quand même les esclaves seroient en général aussi

bien vêtus et nourris que vous , il ne seroit pas moins au pouvoir de leurs maitres de leur imposer des tâches arbitraires et de les punir au gré de leur caprice. Personne n'a le droit de maltraiter un paysan , et il jouit de la liberté , quoiqu'il travaille pour sa subsistance.

Vous avez probablement , dit Zelucco , emprunté cette phrase de quelque Anglois , de quelqu'un de ces imbécilles enthousiastes qui encouragent bêtement l'insolence de la canaille et sacrifient toutes les douceurs de la vie à l'ombre d'une liberté illusoire ; il n'est pas moins vrai que j'ai entendu des colons des iles anglaises assurer que les nègres y sont plus heureux que les manouvriers de l'Angleterre.

Il n'y a point d'absurdité , dit le médecin , qui ne trouve des défenseurs , lorsqu'elle est favorable à leurs intérêts ou qu'elle tend à justifier leur conduite. S'il étoit question aujourd'hui d'abolir la traite des nègres ou de rendre leur situation plus supportable , il est très-probable que leurs

maîtres seroient les premiers opposans. En concluriez-vous que c'est par tendresse pour leurs esclaves , et pour les empêcher de devenir aussi misérables que les manouvriers de l'Angleterre ?

Tout le monde convient , dit Zelucco , que vos Anglais sont une race morose et qu'avec toute leur liberté , on trouve parmi eux autant ou plus de tristesse et de mécontentement qu'ailleurs.

Le soleil luit chez eux , répondit le docteur. Il y gèle cependant , et on y éprouve de grands froids. On auroit toutefois de la peine à démontrer bien clairement que le soleil en est la cause.

Mais , dit Zelucco , j'en reviens aux esclaves ; les miens ne sont-ils pas ma propriété , et n'ai-je pas le droit de les faire travailler pour mon profit ?

Quant au droit qu'un homme a de faire d'autres hommes sa propriété , et de les forcer de travailler pour son profit , je ne crois pas qu'il y ait de casuiste assez habile pour l'établir.

Et pourquoi, dit Zelucco ? Le commerce des esclaves est autorisé par la Bible ; vous ne contesterez pas sûrement cette autorité.

Sans examiner le motif de ceux qui prétendent s'appuyer en pareil cas de la Bible, et en mettant de côté toute discussion de controverse, je vous observerai que les saintes écritures font aux hommes un devoir de l'humanité et de la bienveillance pour leurs semblables. Que les propriétaires des esclaves commencent par se conformer à cette injonction, et alors on leur permettra de citer l'écriture en faveur de leurs droits. Vous prêchez parfaitement, dit Zelucco, mais j'espère que vous ne prétendrez pas nous assimiler aux nègres : il est évident que cette race nous est infiniment inférieure à tous égards.

Je sais, répondit le docteur, qu'ils diffèrent de nous par les cheveux, par les traits du visage, par quelques formes et par la couleur ; mais tout cela ne prouve point que nous avons le droit d'en faire nos esclaves.

Et bien , docteur , dit Zelucco , si vous doutez de notre droit , vous conviendrez au moins de notre pouvoir , et ce n'est pas le moins important dans cette affaire.

Je conviens que nous avons pour nous la force , mais je souhaiterois que nous en fissions un meilleur usage , que nous fussions plus humains et plus modérés que ne le sont quelques-uns de nous.

De la modération , de la douceur , reprit vivement Zelucco , pour un tas de larrons qui volent , quand ils peuvent les attraper , les provisions destinées pour ma table.

Cela n'est pas fort étonnant , répliqua le docteur , lorsque la faim les dévore.

Ah ! vous voudriez qu'on les nourrit d'ortolans , et qu'on laissât toutes leurs fautes impunies.

Non , monsieur ; mais je leur ferois distribuer une quantité suffisante de nourriture saine ; et , en considérant que tous les hommes , sans m'excepter , sont sujets à commettre des fautes , je n'exigerois pas que des hommes qui n'ont reçu ni prin-

types ni éducation , en fussent exempts ; et je ne serois ni injuste ni implacable.

Ah ! oui , c'est bien ainsi qu'on vient à bout des nègres ; on n'en fait rien par la douceur. Il n'y a point d'animal aussi paresseux dans ce monde. Je voudrois que vous fussiez témoin du mal qu'on a pour les faire lever le matin.

Mais , lorsqu'on a été la veille épuisé de travail , on tâche de prolonger un peu le repos du lendemain.

Du repos , s'écria Zelucco presque en colère , ils en auront assez dans l'autre monde.

Monsieur , répliqua le médecin choqué de son exclamation brutale , il seroit à souhaiter pour certaines gens , qu'ils pussent compter sur le même avantage.

Mais croyez-vous sincèrement , dit Zelucco au docteur , sans avoir l'air de comprendre sa dernière phrase , croyez-vous qu'en traitant humainement leurs esclaves , les colons de l'Amérique en tirassent les mêmes avantages.

Oui, monsieur, répondit le médecin, avec satisfaction ; c'est là véritablement le point de vue sous lequel tout homme sage devroit examiner la question sans l'embarasser inutilement des considérations de religion ou même d'humanité. Ma propre expérience et une longue observation de la conduite des autres, m'ont convaincu que le maître qui traite ses esclaves humainement et avec une indulgence judicieuse, tire plus de profits de leurs travaux que celui qui se conduit d'une manière opposée. Il y a sans doute des exemples d'ingratitude ; mais elle n'est pas naturelle au cœur humain. On s'attache généralement les malheureux dont on adoucit le sort, et les services que la crainte arrache sont bien moins sûrs, que ceux qu'on nous rend par inclination. Dès qu'on cesse d'avoir l'œil sur l'esclave que la crainte seule fait travailler, il s'arrête, ou du moins ralentit considérablement ses efforts. Celui qui sert par attachement n'a pas besoin d'être surveillé : il porte dans son cœur l'intérêt de son maître et sa propre reconnaissance.

Considérez aussi, monsieur, combien il est plus doux d'être considéré comme un bienfaiteur, que comme un tyran barbare; de rencontrer par-tout des regards de reconnaissance, au lieu de ceux de la haine et de la terreur. Changez de conduite envers vos esclaves, si vous voulez vous mettre à l'abri des accidens semblables à celui dont vous avez eu le bonheur d'échapper. Soyez équitable et indulgent; songez au malheur et au danger de vivre au milieu des hommes qui se réjouissent de vous voir expirant, et auxquels votre rétablissement fait pousser des cris de désespoir.

Après avoir quitté le docteur, Zelucco réfléchit long-tems à cette conversation, et résolut sérieusement de traiter ses esclaves avec plus d'indulgence, par considération pour sa propre sûreté; mais il exécuta ce projet très-imparfaitement. Il avoit à la vérité donné si mauvaise opinion de son caractère, que, pour l'effacer dans l'esprit du public, il auroit fallu que sa réforme fût beaucoup plus complète et plus constante.

Zelucco , se voyant évité généralement , ne pensa plus à faire des connoissances , et tâcha , comme la plupart de ceux qui ont perdu l'estime du public , de s'en consoler , en se livrant à tous ses appetits sensuels , dans la société de quelques gens qui dépendoient de lui , et que leur situation forçoit à la complaisance. Il avoit en outre le plaisir de voir augmenter tous les jours sa fortune. C'étoit là véritablement sa seule jouissance et le seul motif qui le retenoit encore en Amérique. Il s'étoit fixé lui-même une somme à laquelle il vouloit atteindre , et , après cette tâche remplie , il se proposoit d'aller passer le reste de sa vie en Europe , dans l'opulence et tous les plaisirs qu'elle peut procurer.

Ce fut ainsi que Zelucco passa misérablement plusieurs années dans les Indes.

L'homme que tout le monde fuit , qu'on ne sert que par crainte , et qui se sait l'objet de la haine générale , ne peut pas vivre heureux , quelque riche qu'il puisse être.

Lassé enfin d'une vie voluptueuse et de-

venue insipide , il vendit avantageusement une habitation qu'il avoit acquise à Saint-Domingue et une partie de celle qu'il possédoit à Cuba : il loua à long bail celle qu'il conservoit , et , après avoir arrangé toutes ses affaires , et fait passer ses fonds en Europe , il se disposa à retourner dans son pays natal. Mais , avant de quitter l'Amérique , il résolut de satisfaire la vengeance qu'il se croyoit fondé à exercer contre le marchand portugais.

CHAPITRE XVIII.

Perfidie et Vengeance.

EN racontant l'aventure de Zelucco , j'ai observé que le marchand portugais s'étoit glissé hors de sa maison , et y étoit rentré sans que personne se fût aperçu de sa sortie ou de son absence. Il eut aussi la prudence de ne jamais dire un seul mot

qui pût faire soupçonner l'action qu'il avoit commise.

Lorsque l'accident de Zelucco fut publiquement connu , le portugais fut des premiers à envoyer s'informer de ses nouvelles , à témoigner sa surprise et l'intérêt qu'il prenoit à son rétablissement.

Un des esclaves de Zelucco déserta de l'atelier , le soir même où son maître fut assassiné , et passa généralement pour l'auteur du meurtre. Zelucco encouragea cette opinion , et ne fit toute fois aucune recherche de fugitif, parce qu'il étoit convaincu que le marchand portugais avoit seul attenté à sa vie ; et il soupçonnoit même fortement sa femme d'en avoir eu connoissance. Après son rétablissement, il ne remercia pas moins ses voisins de l'obligeant intérêt qu'ils avoient pris à son accident , et il feignit d'être persuadé que le coup étoit parti de la main de l'esclave qui avoit pris la fuite.

Zelucco oublioit très facilement les services , mais jamais les injures. Ces deux

vices marchent habituellement de compagnie. En recélant des soupçons dans son cœur, il résolut d'agir comme s'ils équivaloient à une certitude, et de se venger complètement du mari et de la femme. Son projet n'étoit pas toutefois d'une exécution facile ; car, malgré l'intérêt que le Portugais feignit de prendre au retablissement de Zelucco, il n'avoit pas poussé la dissimulation jusqu'à continuer l'intimité précédente. Son épouse observoit la même réserve, et ne lui laissoit aucune occasion d'entrer en explication, ou de renouveler ses poursuites.

Durant les deux premières années de son mariage, elle n'avoit point eu d'enfans ; mais dans le cours de celle où Zelucco éprouva son accident, elle accoucha d'un fils, et la joie du mari qui commençoit à désespérer d'être père, fut en proportion de la crainte qu'il avoit eu d'être privé de cette satisfaction. Cet événement l'attacha davantage à sa femme, et ses attentions, jointes à la tendresse maternelle, produisi-

rent un changement heureux dans son caractère et ses inclinations.

Zelucco apprit avec un dépit violent que deux époux qu'il abhorroit, vivoient unis et heureux dans leur ménage. Il avoit quelquefois la douleur de les entendre citer comme des modèles de tendresse et de félicité conjugale. En rêvant aux moyens d'exercer sa vengeance, il forma le projet de détruire leur bonheur jusque dans sa source.

Au moyen de quelques présens et de l'entremise de son valet, il parvint à mettre la servante du Portugais dans ses intérêts; et, sans lui expliquer bien clairement ses vues, il en tira la promesse de le servir.

Cette fille l'informa que la nourrice portoit souvent le fils du Portugais dans un bocage un peu éloigné de la maison de son maître. Zelucco se rendit un jour à cet endroit, dans un moment où il savoit que le marchand et sa femme étoient retenus ailleurs. Il fit paroître une grande joie à

la vue de l'enfant ; il le prit dans ses bras , et lui fit une infinité de caresses avec l'air de la plus tendre affection. Il invita , ou même supplia la nourrice d'en prendre le plus grand soin ; et après lui avoir donné quelques louis dans une bourse , pour la récompenser de ses attentions passées , il lui en promit d'autres , si elle continuoit à prendre les mêmes soins de son nourrisson. Il lui recommanda de ne point parler de lui à ses maîtres , et de venir aussi souvent qu'elle pourroit au même endroit , lorsqu'ils seroient absens. Enfin il se retira , en affectant de s'arracher avec peine d'auprès de l'enfant , et il fit dans le cours d'un mois plusieurs visites de cette espèce.

Quelles que fussent les réflexions de la nourrice sur les visites secrètes de Zelucco , et sur sa tendresse extraordinaire pour l'enfant de son maître , elle garda le silence , en attendant l'occasion d'en jaser avec ses commères et ses connoissances.

Enfin , Zelucco prit un jour ses dimen-

sions de manière à être surpris par la mère de l'enfant, et par sa suivante. Lorsqu'elles s'approchèrent, il quitta l'enfant qu'il carressoit, et le remettant à sa nourrice, il disparut avec précipitation.

L'épouse du Portugais, surprise de ce spectacle, questionna la nourrice avec une apparence d'embarras occasionné par la présence de sa suivante. La nourrice lui raconta toutes les circonstances, à l'exception de la bourse.

Ce récit ayant ajouté à son étonnement, elle demanda à la nourrice si elle avoit fait part de ses visites à son maître.

Non jamais, Madame, répondit la nourrice avec assurance.

Je ne sais pas, reprit la mère avec indifférence, pourquoi vous lui en feriez un mystère. Les caresses que cet homme fait à mon fils ont quelque chose d'extraordinaire, et je crois qu'il convient d'en informer mon mari.

Et bon dieu! madame, dit sa suivante, que Zelucco avoit chargée d'empêcher

cette démarche, si la nourrice étoit forcée de rendre compte à mon maître de toutes les caresses qu'on fait à son fils, ce seroit un compte sans fin. Chacun est enchanté de sa beauté, et le seigneur Zelucco n'en fait pas plus que tous ceux qui le voient. Il paroîtroit assez singulier de ne parler que de lui. La maîtresse ayant eu l'air d'insister, la suivante dit qu'elle s'en rapportoit à la nourrice, et celle-ci déclara que personne ne pouvoit contempler l'enfant sans admiration.

— Tenez madame, continua la suivante, voyez-le sourire; n'a-t-il pas l'air d'un ange? Comment pouvez-vous trouver extraordinaire que ceux qui le voient le caressent?

En fixant son enfant chéri, la mère se persuada facilement que sa suivante avoit raison, que ses inquiétudes étoient ridicules, et que Zelucco n'avoit fait qu'une action très-naturelle. Que ceux qui blâmeront sa foiblesse considèrent qu'elle étoit mère, et que c'étoit son premier enfant.

On dira peut-être qu'étant représentée comme une femme qui ne manquoit pas de discernement, il est étonnant qu'elle ait eu l'imprudence de vouloir cacher à son mari une chose, dont la loquacité de la nourrice ou de la servante, ne pouvoit pas manquer de lui donner connoissance. Les femmes, si je ne me trompe, sont en général disposées à éviter l'embarras du moment, quand même elles pourroient en le supportant, éviter pour l'avenir un inconvénient plus considérable. La femme du Portugais étoit sûre que la connoissance des visites de Zelucco feroit à son mari une impression fâcheuse, et lui rappelleroit des souvenirs désagréables. Elle se flatta qu'il pourroit les ignorer toujours, et ne voulut pas troubler la tranquillité de sa situation présente, pour prévenir une crainte qui ne se réaliseroit peut-être jamais. Cette conduite aura sans doute l'approbation de ceux qui se seroient comportés de même en pareille circonstance; mais elle ne dérogea pas moins très-vie-

lemment à sa sagacité ordinaire lorsqu'elle eût l'imprudence de recommander à la nourrice et à sa suivante, de ne point parler à son mari de ce qui s'étoit passé, elle auroit dû sentir que c'étoit un moyen sûr de leur faire raconter et commenter toute cette aventure.

Le prochain départ de Zelucco pour l'Europe publiquement annoncé, contribua peut-être à lui faire commettre cette inconséquence ; résolue d'éviter toutes les occasions de le rencontrer, elle pressa son mari d'aller passer avec elle quelque tems dans la maison qu'ils avoient à la Havane.

Zelucco ayant été informé de ces circonstances par la suivante, qui, sous prétexte de quelques arrangemens, ne partit qu'un jour après ses maîtres, il lui donna une lettre, et lui recommanda de la placer de manière que le mari pût la trouver et juger qu'elle étoit tombée de la poche de son épouse. Elle exécuta sa commission avec beaucoup trop de succès. Tandis que sa maîtresse étoit occupé à écrire, son

mari vint l'interrompre, et lui dit qu'il y avoit dans la chambre voisine quelqu'un qui desiroit lui parler. Elle renferma ses papiers dans son écritoire, et sortit. Sa suivante profita de cet instant, laissa tomber la lettre de Zelcco sous le siège que sa maitresse venoit d'occuper, et di parut. Le mari ramassa la lettre, décachetée et chiffonnée, dont l'adresse étoit au nom de sa femme; il l'ouvrit, et lut ce qui suit.

« Il m'est impossible, ma tendre amie, de vous peindre le bonheur que j'ai goûté en contemplant et caressant le gage de notre amour. Je n'oublierai jamais l'obligeante attention que vous avez eue d'envoyer la nourrice dans l'endroit où j'ai pu jouir de ce délicieux plaisir. J'approuve fort l'idée que vous avez eue d'entraîner votre tyran à la ville, où nous pourrons plus facilement avoir une entrevue. J'attends ce fortuné moment avec impatience.

P. S. « Je continue à déguiser mon écriture, et je vous recommande la même précaution. »

La surprise et la fureur dont le Portugais fut saisi en faisant cette lecture, sont plus faciles à imaginer qu'à décrire. Il prit l'écritoire que sa femme avoit laissée sur la table et l'emporta dans sa chambre, où il lut et relut vingt fois le fatal papier qui venoit de détruire tout son bonheur. Malgré le déguisement, il reconnut l'écriture de Zelucco, et n'eut plus de doute sur la perfidie de sa femme. Dans le premier accès de sa colère, il l'auroit probablement sacrifiée, si sa violence n'avoit pas été engourdie par la douleur de ne pouvoir plus considérer comme à lui un fils qu'il aimoit si tendrement, quoique sa femme fut infidèle. L'enfant pouvoit être de lui, malgré les prétentions de son suborneur. Les liens de l'amour conjugal étoient rompus, mais ceux de l'amour paternel subsistoient encore. Il abhorroit sa femme, mais les innocentes caresses de son enfant, faisoient tressaillir son cœur.

La voix de la nourrice et de la suivante

de sa femme s'étant fait entendre sur le vestibule, il les fit entrer dans sa chambre, où, avec autant de tranquillité qu'il put en faire paroître, il leur demanda si, dans un certain endroit qu'il indiqua, quelqu'un avoit coutume de venir caresser son fils.

La nourrice assura qu'elle n'avoit jamais vu personne approcher de son enfant. Mais le Portugais lui observa qu'il vouloit savoir la vérité; il questionna la suivante, et elle fit la même réponse.

Misérable, s'écria le Portugais en fureur, j'ai ici la preuve convaincante du contraire, et rien ne peut vous sauver qu'un aveu prompt et complet. Enfin, après avoir nié long-tems, la nourrice effrayée des menaces de son maître, confessa que le seigneur Zelucco étoit venu quelquefois dans l'endroit qu'il indiquoit, et avoit fait beaucoup de caresses à son enfant.

Et pourquoi, s'écria le Portugais avec violence; pourquoi, misérable, as-tu nié la vérité avec tant d'obstination? = La

nourrice garda le silence. Quel mal, continua-t-il, as-tu imaginé qu'il résulteroit de ce que cet homme avoit caressé mon fils ?

Aucun, en vérité, dit la nourrice ; car, si j'en avois soupçonné, je ne l'aurois pas souffert.

Pourquoi donc m'en avoir fait un mystère ; pourquoi l'as-tu nié si obstinément ?

La malheureuse, ne sachant comment se tirer d'affaire, répondit que sa maîtresse lui avoit défendu de l'en informer.

Je m'en doutois, répliqua douloureusement le Portugais.

Mais, ma maîtresse, dit la suivante, n'a eu d'autre motif, en vous le cachant, que de vous sauver l'inquiétude que vous auriez pu avoir en apprenant qu'un autre montrait habituellement pour votre fils une affection paternelle. Ce dernier mot renflamma subitement la fureur que le Portugais tâchoit de contenir, et il appuya sur la figure de cette fille un si vigoureux soufflet qu'il fit jaillir le sang de son nez et de sa bouche. Etourdie de cette violente

correction, elle s'enfuit chez sa maîtresse, qui venoit de rentrer dans son appartement.

Elle fut horriblement épouvantée de la violence de son mari, et sa frayeur augmenta lorsqu'elle en sut la cause. Elle sentit alors l'imprudence de lui avoir fait un mystère des perfides visites de Zelucco, et d'avoir compté sur la discrétion de ses servantes. Elle ignoroit toutefois l'histoire de la lettre ; et, n'attribuant la colère de son mari qu'à la découverte des visites, elle crut devoir aller s'expliquer avec lui.

Elle courut à son appartement, elle lui raconta exactement comment elle avoit été informée d'une circonstance qui lui déplaisoit autant qu'à lui, et sa première intention de l'en instruire ; elle ajouta qu'elle se repentoit amèrement de ne l'avoir pas suivie, et qu'elle voyoit clairement qu'une femme honnête ne devoit jamais rien cacher à son mari ?

Le Portugais, après l'avoir écoutée avec une apparence de calme, s'efforça de faire un éclat de rire, où l'empreinte du mépris

et de l'indignation étoit si visible , qu'il glaça d'effroi sa malheureuse épouse. Elle essaya toutefois de lui persuader que le motif de son silence avoit été la crainte de lui donner de l'inquiétude.

Votre fidèle confidente en disoit autant tout-à-l'heure , répondit le Portugais ; il paroît que chacun avoit ici fortement à cœur de me sauver l'inquiétude. Mais soyez bien convaincue que vous ne m'abuserez point une seconde fois , et que votre châtiment égalera , s'il est possible, votre perfidie.

Quelle perfidie , quel crime ai-je donc commis ! je suis aussi innocente que l'enfant qui vient de naître.

Pourquoi parler avec tant d'effronterie ? il falloit , lui dit son mari , être un peu plus soigneuse de vos lettres. Tenez , connaissez-vous celle-ci , ajouta-t-il en lui montrant le papier qu'il avoit à la main ?

Dieu du ciel , s'écria-t-elle en lisant le contenu de la lettre , . . . je n'ai de ma vie vu ce papier , c'est l'œuvre abomi-

nable d'un faussaire qui veut vous tromper pour me perdre et se venger.

Comment se fait-il que l'œuvre inconnue de ce faussaire est tombée de votre poche ?

Elle n'est pas très-certainement tombée de ma poche , répondit son épouse ; car je proteste devant Dieu que je vois ce papier pour la première fois.

Oh ! oui , sans doute , reprit le mari en grinçant les dents en forme de sourire , vous êtes innocente comme l'enfant qui vient de naître.

Je le suis , je vous le jure ; vous en serez convaincu, lorsque vous aurez la patience d'examiner tranquillement toute cette odieuse intrigue.

Qu'ai-je besoin d'examen, s'écria le mari ; cette lettre n'est-elle pas suffisante , n'atteste-t-elle pas complètement votre infamie ?

Cette lettre ne prouve , lui dit sa femme , que la bassesse d'un misérable qui veut me perdre , parce qu'il n'a pas pu réussir

à me déshonorer. Je vous conjure , mon ami , ajoute-t-elle , en lui prenant le bras , pour l'amour de notre cher enfant , pour...
= Laissez-moi , lui dit son mari , en repoussant sa main ; n'espérez pas me tromper une seconde fois ; retirez-vous dans votre chambre , demandez pardon à Dieu , et attendez-vous à une ample vengeance. Il la poussa hors de sa chambre , et ferma sa porte. Sa malheureuse épouse se mit au lit , et passa jusqu'au lendemain dans les agonies de la plus violente terreur.

CHAPITRE XIX.

Les accusations injustes n'affectent guère que lorsqu'on y a donné quelques prises.

DÈS que son mari se vit seul , il rompit la serrure de l'écritoire et visita soigneusement tous les papiers de sa femme sans y rien trouver qui pût confirmer le contenu de la lettre , ou même lui donner le plus

léger soupçon. Mais enfin, se disoit-il à lui-même, ce papier est tombé de sa poche, et j'en reconnois parfaitement l'écriture, quoique déguisée; d'ailleurs, elle avoue elle-même avoir donné des ordres pour qu'on ne m'informât point de ce qui se passoit. Son crime est évident, toute autre preuve est superflue. Le malheureux Portugais passa la nuit presque aussi douloureusement que sa femme, à faire des réflexions déchirantes et à méditer des projets de vengeance.

Le lendemain son épouse se trouva si mal, qu'elle garda le lit; son mari n'alla point la voir, ne demanda point de ses nouvelles, et passa la journée à parcourir à grand pas son appartement. Dans la matinée du lendemain, le médecin qui avoit soigné Zelucco, entra par hasard chez le Portugais, et, ayant appris que son épouse étoit indisposée; il se fit conduire à sa chambre. La confiance qu'elle avoit dans le docteur, et l'influence qu'elle lui connoissoit sur l'esprit de son mari, la décidèrent

à lui révéler toute son aventure ; les visites de Zelucco, l'ordre imprudent qu'elle avoit donné, les soupçons de son mari, la lettre anonyme et la fureur du Portugais ?

La première chose qui frappa le médecin dans ce récit, fut de n'y rien appercevoir qui pût motiver l'infâme perfidie de Zelucco, et il le lui observa naïvement.

Elle répondit qu'elle ne pouvoit imaginer d'autre motif que la méchanceté naturelle de cet homme abominable. Mais le docteur lui représenta qu'il n'étoit pas croyable qu'un homme, si pervers qu'il fût, prît la peine de combiner et de conduire cette perfidie compliquée, sans y avoir été excité par quelque autre motif que la noirceur de son caractère.

Ne trouvant point de réponse à cette observation, elle fut forcée de lui confesser son ancienne relation avec Zelucco, qu'elle ne se rappeloit jamais sans un peu de honte et quelques remords. Elle la gaza toutefois de son mieux, en déclarant seulement que Zelucco avoit eu précédem-

ment l'insolence de lui faire l'amour, que toutes les femmes étoient exposées à cette sorte d'insulte; mais que, comme on imaginoit assez généralement, qu'on n'adrescoit des déclarations qu'à celles qui les avoient encouragées, elle avoit gardé le silence sur cette aventure, quoiqu'elle eût toujours repoussé avec dédain ses honteuses propositions. Mais qu'enfin il étoit devenu si pressant, qu'elle avoit été forcée d'en informer son mari, et qu'elle considéroit le tissu de cette odieuse intrigue, comme un complot de Zelucco, pour venger sa vanité offensée.

Il est évident que son récit n'étoit pas bien exactement conforme à la vérité. Mais si tous ceux qui en pareil cas élaguent les circonstances, lorsque leur vanité ou leur intégrité pourroit en souffrir, excusent la femme du Portugais d'avoir gardé le silence sur son acceptation du rendez-vous, le plus grand nombre des lecteurs aura probablement cette indulgence; il est probable aussi que le discernement du docteur

sut évaluer l'exactitude d'une relation faite par une partie intéressée.

Quoi qu'il en soit, après s'être informé soigneusement de toutes les circonstances, il soupçonna fortement la servante de la maison d'être l'émissaire de Zelucco; et, sur l'observation qu'il en fit à sa maîtresse, elle l'assura que cette fille était la dernière qu'elle pourroit soupçonner parce qu'elle lui avoit toujours donné des preuves d'attachement, et qu'elle ne parloit de Zelucco, sur-tout depuis quelque tems qu'en termes très-défavorables. Le docteur n'en persista pas moins dans ses soupçons; la femme du Portugais ajouta que cette fille lui ayant entendu dire qu'elle craignoit que cet événement ne la fit périr, elle avoit été saisie d'un tremblement universel, et qu'elle étoit encore au lit fort incommodée.

Le docteur lui demanda si elle n'avoit jamais confié à cette fille, qui paraissoit jouir de sa faveur, quelque secret dont la publicité pourroit lui donner de l'in-

quiétude ; elle répondit avec un peu de chaleur, qu'elle n'avoit point de secret de cette espèce ; qu'elle n'avoit rien à craindre, qu'elle voudroit que toutes les actions de sa vie fussent publiquement connues ; elle débita une infinité d'autres phrases dans le même sens , avec la volubilité ordinaire aux personnes qui veulent se justifier, quoiqu'elles ne soient pas tout-à-fait innocentes.

Lorsque la nécessité de reprendre haleine, l'eut forcée de suspendre son plaidoyer, le docteur lui observa qu'il n'avoit point prétendu l'offenser, ni lui demander si elle avoit réellement commis des actions condamnables ; mais si sa suivante n'étoit pas instruite de quelque circonstance, dont la publicité lui seroit désagréable. Il la pria de lui dire , si cette fille étoit à son service dans le tems où Zelucco lui faisoit la cour.

Quand elle y auroit été , reprit-elle , elle ne sauroit rien de semblable. J'en suis persuadé , dit le docteur ; mais ayez la

bonté de répondre à ma question. Non , monsieur, elle n'y étoit pas ; tant mieux, reprit le médecin. Il étoit indispensable que je fusse informé de cette circonstance avant de voir votre servante, chez laquelle je vais sur-le-champ pour découvrir, s'il est possible, par l'entremise de qui, cette lettre a été placée de manière à tomber dans les mains de votre mari ; si nous parvenons à en suivre la trace jusqu'à l'homme que vous soupçonnez, votre justification ne souffrira plus de doute.

On le conduisit à la chambre de la servante, et on l'y laissa seul. Elle lui demanda dans quel état étoit sa maîtresse. Votre maîtresse est fort mal, lui répondit le docteur, en la fixant avec attention, quelque misérable a été soudoyé pour la perdre. Vous avez sans doute connoissance de la lettre qu'on a placée à portée de son mari.

J'en ai entendu parler, dit la fille en rougissant,

Et ne soupçonnez-vous pas quelqu'un de cette action infâme ?

Comment voudriez - vous que je le devinasse? En vérité, je n'en ai pas la moindre notion.

Ne croyez - vous pas que la vengeance divine punira un pareil monstre?

Il est possible , reprit la fille tremblante , qu'elle se repente avant sa mort.

Qu'elle se repente , s'écria le docteur ; vous savez donc que c'est une femme?

Moi, je... je ne sais rien , repartit - elle avec beaucoup d'embarras ; je dis seulement que , si c'est une femme , j'espère qu'elle se repentira avant sa mort.

Si c'est une femme , dit le médecin , elle est la honte de son sexe ; et la vengeance divine en fera justice dans ce monde et dans l'autre , si elle ne confesse pas son crime , et ne prévient pas la ruine d'une innocente.

= Mais , parlons de votre santé , vous me paraissez fort mal.

Je ne me sens pas bien , répondit - elle ; le docteur lui tata le poulx ; et s'écria : Mais , vraiment, vous êtes très-mal, voyons

votre langue ; mais , qu'est-ce donc que ceci, j'étois loin de vous supposer dans une pareille situation ; ah bon dieu , monsieur le docteur , est-ce que je suis en danger de mourir ?

En danger, reprit le docteur ; oui, en vérité ; cependant, peut-être... Enfin je ferai mon possible pour vous en tirer ; mais , si vous avez quelque affaire spirituelle ou temporelle à arranger , je vous invite à vous en occuper sans délai. Après avoir ordonné quelques drogues, le docteur alla trouver le Portugais dans son appartement, où il étoit seul et fort mélancolique. La vue du médecin parut lui faire plaisir, et celui-ci lui apprit que sa femme l'avoit informé de tous les détails de l'évènement qui le tourmentoit.

Sa hardiesse , répondit le Portugais , est égale à sa perfidie ; et il vomit contre sa femme un torrent de malédictions. Le docteur le laissa s'épuiser sans l'interrompre , et , lorsqu'il cessa de la maudire , il lui demanda doucement quelles preuves il avoit de son crime.

Le Portugais lui raconta les visites de Zelucco , ses caresses à l'enfant , la défense de sa femme de lui en parler , et il finit par lui montrer la lettre.

Après l'avoir écouté avec patience , le médecin lui observa que toutes ces circonstances ne suffisoient pas pour constater le crime dont il accusoit trop légèrement une épouse qui avoit toujours montré la plus tendre affection pour lui et pour son enfant. D'ailleurs, ajouta-t-il, ces circonstances , peu concluantes en elles-mêmes , perdront encore infiniment de leur poids si on peut les expliquer, en supposant avec beaucoup de probabilité quelles ont été concertées par un de vos ennemis.

Et la lettre, la lettre, s'écria le Portugais; et bien, reprit le docteur, la lettre est une suite des visites ; il n'a pas été peut-être fort difficile de corrompre avec de l'argent quelqu'un, pour placer ou jeter cette lettre dans un endroit , et dans un moment où elle devoit tomber presque infailliblement dans vos mains , et où vous pourriez juger

qu'elle étoit tombée de la poche de votre épouse. Rappelez-vous s'il n'y avoit pas quelqu'un dans la chambre, quelques instans avant que vous ayiez fait la découverte de cette lettre.

Personne, dit le mari, à l'exception de la servante favorite de cette femme indigne.

Et bien, si un de vos ennemis avoit formé le projet de vous perdre tous deux par cette abominable machination; qui croyez-vous qu'il eût tâché de séduire préféablement à une fille, aussi à portée de le servir que la suivante de votre épouse? considérez aussi combien il est peu probable qu'elle eût gardé une pareille lettre dans sa poche.

Si les traîtres, dit le Portugais, prenoient toujours des précautions, on ne découvriroit pas si souvent leurs perfidies; mais il n'est pas naturel de penser, répliqua le docteur, qu'ayant l'imprudence de porter dans sa poche une lettre de cette importance, elle fût fort soigneuse des autres. Avez-vous trouvé quelque chose de suspect parmi les papiers, dont vous avez sans doute fait très-

attentivement l'examen ? Il répondit qu'il n'y avoit rien aperçu de répréhensible. C'est une forte présomption en sa faveur, répliqua le médecin ; et il est très probable que quelqu'ennemi secret a fait placer cette lettre à votre portée, dans l'espoir de vous rendre malheureux, vous et votre femme.

CHAPITRE XX.

Consolation pour les maris.

TANDIS qu'ils continuoient de converser, on annonça le directeur spirituel de tous les chrétiens blancs et noirs de l'habitation. Ce vénérable personnage étoit un père capucin. Le Portugais lui fit servir, à l'ordinaire, de la viande froide et un copieux pot de vin. Mais à peine le révérend avoit avalé deux ou trois rasades, que la fille malade l'envoya prier de monter sur-le-champ chez elle. Il se dispo- soit d'assez mauvaise grace à quitter sa col- lation, lorsque le docteur le pria de vouloir

bien différer un moment. Il emmena le Portugais à l'autre extrémité de la chambre, et lui expliqua, en peu de mots, son intention. Celui-ci qui commençoit à trouver les argumens de son médecin plus plausibles, approuva son projet, et ils rejoignirent le religieux, qui avoit eu le tems de vider sa bouteille. Le docteur lui déclara qu'il venoit de se passer dans la maison une aventure malheureuse; que la dame du logis avoit été convaincue d'infidélité pour son mari, qu'on avoit surpris une lettre de son galant; qu'enfin il étoit question de la punir de sa perfidie, comme elle méritoit, et qu'on l'avoit, en attendant, confinée dans sa chambre. Il ajouta que quelqu'un de la maison avoit colporté cette correspondance, et que le révérend pourroit servir son ami, en l'aidant à découvrir le coupable.

Le capucin, un peu échauffé du jus de la bouteille, s'empressa de déployer dans cette occasion ses grands talens pour la prédication; particulièrement, lorsqu'il s'agissoit d'offrir aux affligés des motifs de

consolation. S'adressant en conséquence au Portugais, il l'assura de la part qu'il prenoit à son fâcheux accident, en lui observant toutefois que son aventure, quoique douloureuse, étoit fort commune, et qu'il en arrivoit autant au plus grand nombre des maris. Je ne prétends pas dire, ajouta-t-il, que votre injure soit pour cela moins réelle; mais, quoique ce sentiment ne soit pas fort généreux, il n'est pas moins vrai que les malheureux en général éprouvent une sorte de consolation, lorsqu'ils voient un grand nombre de leurs semblables partager leur infortune. Je puis vous attester que je connois beaucoup d'hommes très-respectables, qui ont essuyé le même accident, qui ne s'en portent pas moins bien, et qui vivent tout aussi commodément qu'à l'ordinaire : ceci dépend absolument de l'opinion. Il y a des choses auxquelles on a d'abord un peu de peine à se faire; mais, au bout d'un certain tems, on n'y pense plus, et l'habitude devient une seconde nature.

Ce père capucin jouissait dans l'île d'une certaine influence, et le Portugais, qu'on avoit précédemment soupçonné de judaïsme, avoit plus de raison qu'un autre pour vivre avec lui amicalement ; mais il lui fut impossible d'écouter patiemment ses motifs de consolations, le révérend ayant observé que sa dernière phrase lui avoit fait faire la grimace, lui dit : Il me semble monsieur, que vous ne supportez point ceci avec assez de résignation, mon devoir me prescrit de vous rappeler qu'en tout, la providence a ses vues, et qu'il en résultera indubitablement un bien, puisqu'elle l'a voulu ainsi. Vos murmures seroient, en conséquence, aussi impies que superflus. Il n'y a point de remède ; pareille chose faite ne peut point se défaire. Telle est, mon cher ami, l'aspérité de votre sort. Un autre a commis le crime, et vous, qui êtes innocent, vous en portez la honte ; et ce qu'il y a de plus dur, c'est que, lorsqu'une femme libertine a imprimé cette tache à son mari, toutes les femmes chastes de

l'univers ne parviendroient pas à la faire disparoître. Le capucin auroit continué peut-être beaucoup plus long-tems sa harangue, si un second message de la fille malade ne l'avoit pas forcé de l'abréger.

Lorsqu'il fut parti, le docteur observa au Portugais que la malade, effrayée de son état, confesseroit probablement au moins tout ce qu'elle savoit de cette affaire, et que, quoique le révérend fût obligé au secret de la confession, dans l'état où il étoit, il ne seroit pas difficile d'en tirer des lumières suffisantes.

Sa conjecture fut justifiée; la fille, épouvantée de l'idée de la mort, fit sa confession générale, et s'accusa d'avoir jeté à la sollicitation du valet de Zelucco, sous la chaise de sa maîtresse, un papier qu'il lui avoit donné. Elle ajouta qu'elle n'avoit point imaginé que cette lettre fût de nature à exposer sa maîtresse aux malheurs dont il sembloit être la cause, ni à jeter le trouble et la confusion dans la famille, et que, si elle l'avoit prévu, elle ne se seroit prêtée à un si grand crime.

Quoique le moine ne fût pas parfaitement de sang-froid, il en conservoit assez pour lui dire, que la meilleure réparation de sa faute, seroit d'en faire à son maître un aveu complet, et lui déclarer en même tems que, si elle se refusoit à cette démarche, il ne lui donneroit point l'absolution. Elle y consentit; et le révérend vint avertir le Portugais, qui causoit avec le docteur, que la malade vouloit lui communiquer une affaire très-importante.

Ils montèrent tous les trois; et la malade, après avoir beaucoup gémi et pleuré, recommença cette partie de sa confession; elle avoua aussi, qu'à la sollicitation du même valet, elle avoit détourné sa maîtresse d'informer son mari des premières entrevues de Zelucco avec la nourrice de son enfant.

Le Portugais eut peine à contenir son indignation contre cette misérable; mais enfin, on vint à bout de lui arracher un pardon, et il envoya sur-le-champ chercher la nourrice. Lorsqu'elle parut, il lui

demanda ce que son épouse lui avoit dit lorsqu'elle avoit appris la conduite de Zelucco avec son fils. Elle répondit naïvement, que sa maîtresse avoit résolu de l'en informer, mais qu'elle en avoit été détournée par sa suivante.

Pleinement convaincu de l'innocence de son épouse, il courut, accompagné du moine et du docteur, à la chambre où il l'avoit renfermée, et, dans les termes les plus tendres et les plus soumis, il lui demanda humblement pardon de son injustice, en l'assurant que ce seroit la dernière de sa vie, qu'il ne seroit plus au pouvoir de l'envie d'ébranler sa confiance, et qu'elle la posséderoit invariablement jusqu'à son dernier soupir.

C H A P I T R E X X I.

DANS cette occasion , l'épouse du Portugais se conduisit avec beaucoup de prudence ; elle jeta tout le blâme sur le misérable qui avoit combiné une suite de circonstances si artificieusement , qu'elles auroient trompé le mari le moins susceptible de soupçons et de jalousie.

Il paiera cher cette perfidie , dit le Portugais repentant.

Abandonnez-le , lui dit sa femme , aux remords de sa conscience.

Et, s'ils ne suffisent pas, dit le révérend, pour expier son crime , le purgatoire servira de supplément ; il aura le tems de se repentir avant qu'il en sorte.

Le docteur jugeant que les deux époux acheveroiént plus promptement leur réconciliation tête-à-tête, emmena le moine ; il leur dit, en les quittant, qu'il dineroit avec eux , et qu'il alloit en attendant se promener dans leur jardin.

Le docteur se proposoit de détourner le Portugais des projets de vengeance qu'il sembloit méditer. Etant seul avec lui, après le dîner, il observa que, quoique Zelucco parût presque évidemment l'auteur de la lettre, comme il avoit déguisé son écriture, il seroit difficile de le poursuivre en justice avec succès.

Je méprise, dit le Portugais, les réparations de la justice et ses longues procédures. Je trouverai des moyens plus prompts et plus sûrs qu'un procès. Le docteur, imaginant que le Portugais songeoit à un duel, lui représenta que de tous les expédiens pour venger une injure, cette méthode étoit la plus absurde et la plus incertaine. Le Portugais à qui pareille idée n'étoit jamais entrée dans la tête, lui laissa paisiblement débiter tous ses argumens, et feignit d'adopter son opinion pour détourner le soupçon du dessein qu'il avoit réellement en vue.

Zelucco ne tarda pas à être informé que le Portugais avoit découvert sa perfidie et

toutes ses circonstances ; quoiqu'on ne connût pas exactement le motif de leur querelle , on ne laissoit pas de répandre qu'il ne se hâtoit de quitter l'Amérique , que parce qu'il redoutoit le ressentiment du marchand portugais.

Zelucco résolut en conséquence de différer son départ , afin de donner à son ennemi le tems de se décider à l'appeler en duel, ou de prouver au moins au public qu'il ne craignoit point de lui donner cette satisfaction.

Il paroît que , quoique dénué de toutes les vertus , Zelucco étoit naturellement intrépide. Durant sa première jeunesse , un sentiment de vanité lui avoit fait chercher les occasions de se battre en duel , et sa conduite durant tout le cours de sa vie , annonce que , quelles que fussent les injures ou les injustices qu'il lui prenoit fantaisie de commettre , il avoit la fermeté nécessaire pour les soutenir quand il le jugeoit à propos , et pour combattre ceux qui l'en accusoient , lorsqu'il avoit résolu

de les nier. Le courage étoit son unique vertu , et la seule qu'il admiroit chez les autres. On a souvent répété que tous les hommes cruels sont lâches ; mais, quoiqu'il soit naturel de le penser , et que cette opinion soit justifiée par beaucoup d'exemples , il est malheureusement trop certain que la cruauté n'est point incompatible avec le courage et qu'une des plus brillantes qualités de l'homme marche souvent de compagnie avec tous les vices qui dégradent l'humanité.

Zelucco en offre l'exemple. Après avoir renoncé , sans apparence de regret , à l'estime de tous les honnêtes gens , il ne put pas supporter l'idée de laisser croire qu'il redoutoit le ressentiment d'un homme qu'il avoit offensé, ou qu'il étoit capable de lui faire des excuses plutôt que de courir les risques de commettre une injustice encore plus violente.

La dissimulation du Portugais n'avoit pas complètement tranquillisé le docteur. Il avoit hautement renoncé à toute idée

de vengeance légale ou honorable ; mais il sembloit en méditer une beaucoup plus condamnable. La connoissance de son caractère justifioit les soupçons du docteur , et l'épouse du Portugais ne tarda pas à les confirmer. Sous prétexte d'une indisposition , elle l'envoya prier de venir la voir le plus promptement possible. Elle lui apprit , avec l'air de la terreur , qu'elle avoit de très-fortes raisons pour croire que son mari avoit formé le projet de se venger très-criminellement de Zelucco , et qu'il guettoit le moment d'exécuter ce projet funeste. Ce n'étoit point par considération pour Zelucco qu'elle faisoit cette démarche, mais par horreur du crime que son mari s'apprétoit à commettre , et par la crainte du danger auquel il s'exposoit. Elle ajouta qu'elle n'osoit pas laisser apercevoir à son mari ses soupçons , de peur de l'irriter et de réveiller sa jalousie. Elle finit par supplier le docteur de faire son possible pour le détourner d'une entreprise si dangereuse , et de prendre , s'il ne pouvoit y réussir,

toutes les précautions que pourroit lui dicter sa prudence.

Le docteur lui permit de faire de son mieux, pour remplir ses vues ; et, saisissant la première occasion de renouveler la conversation qu'il avoit eu précédemment sur ce sujet avec le Portugais , il lui dit qu'il le soupçounoit de n'avoir pas encore renoncé à des projets de vengeance , qui , quoiqu'il fût réellement la partie offensée , le feroient passer pour le véritable criminel , malgré toutes les précautions qu'il pourroit prendre , parce que sa haine pour Zelucco étoit publique , quoique le motif en fût inconnu.

Le seul motif qui puisse vous faire présumer cette intention est sans doute , répondit le Portugais , la conviction intime de sa justice ou de sa nécessité , après avoir été offensé si cruellement par ce misérable.

Vous êtes dans l'erreur , reprit le médecin ; je suis fort éloigné de trouver un pareil projet juste ou indispensable.

En supposant que vos soupçons fussent fondés , en seriez-vous fort surpris ?

Non , dit le docteur ; mais je ne serais pas surpris non plus que vous fussiez convaincu et exécuté , pour vous être vengé d'une manière si criminelle. Croyez-moi , monsieur , écoutez la voix de la raison ; considérez la situation affreuse dans laquelle vous laisseriez votre femme et votre enfant , si la vengeance vous entraînoit dans cette infortune. Cet homme est prêt à retourner en Europe ; laissez-les partir en paix ; et vous ne le reverrez probablement jamais. Ici le Portugais secoua involontairement la tête. Et bien , continua le docteur , s'il vous faut absolument une vengeance , proposez-lui la voie honorable. — De quel droit , reprit vivement le Portugais , pourroit-il exiger , après sa perfidie , qu'on en usât honorablement avec lui ? Il ne s'agit point de ses droits , dit le médecin , mais de votre propre réputation. Je ne vous ai fait cette proposition que parce que de deux malheurs il faut

éviter le plus grave , et que je n'ai point trouvé de meilleur argument à présenter à un homme qui méprise sa religion.

Je ne vous comprends pas , répondit le Portugais ; je dis , reprit le docteur , que vous méprisez la religion chrétienne.

Moi , je méprise la religion chrétienne , s'écria le Portugais avec étonnement et terreur !

Il paroît au moins que vous méprisez ses préceptes les plus importants ; et j'en conclus , dit le docteur , que vous n'avez pas grand respect pour le reste.

En vérité , reprit le Portugais , il m'est impossible de vous comprendre.

Je m'exprime cependant , dit le médecin , en termes fort clairs , et je ne crois pas véritablement que vous soyez digne du nom de chrétien.

Monsieur , reprit le Portugais , vous remplissez mon ame d'un sentiment d'horreur. Je prends à témoin la sainte-Trinité, la sainte-Vierge, son mari saint-Joseph et tous les bienheureux du paradis, que

j'entends tous les jours exactement la messe, que j'ai cru dès ma tendre enfance à tous les articles de foi prescrits par la sainte Église, et que je suis prêt à croire aveuglément tout ce qu'il lui plaira d'ordonner. Si ce n'est pas là être chrétien, apprenez moi en quoi cette qualité consiste.

Il m'est très-indifférent, mon cher, lui dit le médecin, de savoir ce que vous croyez, ou ce que vous ne croyez pas. Je ne suis, dieu merci, ni votre confesseur, ni celui de personne. Mais, si vous conceviez l'esprit de la religion chrétienne à moitié, aussi bien que vous croyez aux préceptes de l'Église, vous sauriez que, malgré votre exactitude à la messe, et la docilité de votre foi, vous serez toujours un fort mauvais chrétien, tandis que vous méditez des projets de vengeance.

Quant à cela, dit le Portugais, l'Église ni la religion n'ont rien à y voir, c'est mon affaire; et il m'est impossible de pardonner jamais à un misérable qui m'a voulu faire une si cruelle injure.

C'est parce qu'il a voulu vous faire du mal, qu'en qualité d'homme vous pouvez, et qu'en qualité de chrétien, vous devez lui pardonner. Si vous n'aviez point à vous en plaindre, il vous seroit impossible d'avoir ce mérite.

On supposera peut-être que le vindicatif Portugais étoit un hypocrite, beaucoup moins croyant qu'il feignoit de l'être. Mais il étoit de la meilleure foi du monde, et croyoit fermement à tout ce qu'il avoit entendu répéter à son père, à sa mère, et à tous les vénérables prédicateurs de Lisbonne. Tous les dogmes de l'église lui paroissoient incontestables. Il abhorroit tous les monstres de perversité qui osent en douter, et les jugeoit très-dignes d'être brûlés provisoirement dans ce monde, en attendant l'autre : il avoit bien entendu dire que quelques-uns de ces dogmes étoient incompréhensibles, et d'autres contradictoires ; mais la fermeté de sa foi n'en avoit point été ébranlée. Il étoit strictement exact à toutes les cérémonies de l'Eglise ;

CHAPITRE XXII.

The rohom eau riches give reput and rest,
Content or pleasure, but the good and just?
Judges and senates have been bought for gold;
Esteem and love are never to be sold,

IMITATION DU TRADUCTEUR.

Quel est celui qui, par son opulence,
Acquiert honneur, plaisir et jouissance?
C'est l'homme intègre, juste et bienfaisant,
Juge et sénat, on achète aisément,
Avec de l'or; mais c'est une maxime,
Que l'on ne vend ni l'amour ni l'estime.

LORSQU'IL parut bien évident que le Portugais n'avoit point le desir de demander à Zelucco satisfaction de son odieuse conduite, ce dernier annonça publiquement son départ. Il fréta pour lui seul un navire, et arriva heureusement à Cadix; d'où, après y avoir terminé ses affaires, il partit pour la Sicile.

Dès que Zelucco fut arrivé à Palerme, il meubla somptueusement une des plus belles maisons de la ville, rendit des visites à toutes les personnes de distinction, les reçut chez lui, et leur fit la plus grande chère. Cette magnificence et la réputation de posséder une grande fortune lui valurent en peu de tems une société nombreuse, et toutes les démonstrations de l'amitié et de l'estime.

Zelucco qui avoit toujours eu pour motif exclusif de ses actions l'intérêt personnel, ne fut point la dupe de leurs protestations. Inaccessible au sentiment de l'amitié, il ne croyoit pas qu'elle existât; et jamais il n'eut, bien certainement, un ami véritable. Ce qu'on nomme généralement amitié n'étoit selon lui qu'une convention de convenance ou d'intérêt, entre quelques hommes, avec la clause tacite, que, dans le cas où un membre de l'association deviendrait par la perte de sa fortune, de sa santé, ou autrement, inutile aux autres, toute espèce de relation avec lui seroit définitivement terminée.

Si Zelucco se fût borné à croire que cette morale étoit fort répandue dans le monde il auroit eu raison, mais il avoit tort de la croire universelle et sans exception; d'après ce raisonnement, toutes les protestations d'amitié, lui sembloient autant d'attaques sur sa bourse, et il ne considéroit avec raison l'exactitude avec laquelle les convives se rendoient à ses invitations, que comme un hommage rendu aux talens de son cuisinier, et à l'excellence de son vin.

L'avantageuse opinion qu'il avoit des graces de sa figure et de sa personne, le disposoit toutefois à évaluer différemment les attentions du beau sexe. Il n'hésita point à croire qu'il étoit réellement l'objet de ses desirs et de son admiration, et effectivement, dès qu'il reparut à Palerme, toutes les femmes l'honorèrent d'une attention particulière, il devint le sujet de toutes leurs conversations, et même quelquefois de leurs contestations. En général elles avoient fort bonne opinion de son esprit et de son cœur. Lorsqu'on les a séduites

par le sens de la vue , les graces de la figure sont un talisman qui déguise à leurs yeux toutes les autres imperfections.

Flatté des égards qu'avoient pour lui les hommes , et de la préférence marquée que quelques femmes lui accordoient , il passoit sa vie plus agréablement que dans les Indes ; mais cette faveur ne se soutint pas. Son caractère naturellement hautain éloigna bientôt les hommes , et les femmes se lassèrent de ses caprices et de son insupportable jalousie. Se voyant de nouveau réduit à l'abandon , il accepta la proposition qu'un gentilhomme sicilien , plus distingué par son rang que par sa réputation , lui fit de l'accompagner à Naples.

Dans ce séjour du plaisir , il se hâta de former un établissement encore plus magnifique qu'à Palerme , et , comme il aimoit le gros jeu , et sembloit perdre avec indifférence , il fut considéré comme une acquisition fort intéressante pour quelques-unes des sociétés qui s'intitulent , du bon ton.

FIN DU TOME PREMIER.

il se confessoit régulièrement, et exécutoit fidèlement ses pénitences. Aucune considération n'auroit pu le déterminer à manger de la viande un vendredi, et il récitait ponctuellement tous les jours son pater, ave, credo, jusqu'au dernier grain de son rosaire. Fortement persuadé que le christianisme consistoit dans ces pratiques, il trouva fort extraordinaire qu'on s'avisât de lui disputer la qualité de bon chrétien. Quant à la vengeance de toutes les injures réelles ou imaginaires, et à quelques autres petites irrégularités de cette espèce, il les considéroit comme des péchés véniels, qu'il expioit très-amplement par son obéissance à notre mère, la Ste. Eglise, pour les objets essentiels; et, quand on lui reprochoit de se livrer à la colère, à la vengeance ou à quelque autre passion violente, il répondoit en haussant les épaules. Et bien, il n'y a dans tout cela, Dieu merci, ni schisme, ni hérésie.

L'honnête docteur tâcha de lui faire envisager les choses sous un point de vue

fort différent. Et comme c'étoit par merveille, un médecin qui lisoit quelquefois la bible, il fonda la plupart de ses argumens sur les passages d'un sermon qu'on trouve dans l'évangile de St. Mathieu. Le Portugais les trouva d'abord fort extraordinaires; et, comme ils ne contenoient rien que de clair et d'intelligible, il eut quelque peine à les croire orthodoxes. Il fut d'ailleurs un peu surpris de n'y pas trouver un seul mot de quelques articles qu'il considéroit comme très-importans. Mais le nom du prédicateur ne laissa pas de lui en imposer, il jugea que sa morale devoit être très-probablement celle du pur christianisme. Après l'avoir amené jusques-là, le docteur lui persuada facilement qu'il étoit de son devoir et de son intérêt d'abandonner Zelucco à ses remords, qui lui infligeroient une punition suffisante.

Moore, John

Zelucco ou Le vice trouve en lui-meme son chatiment traduit de l'Anglais
du docteur Moore par M. Cantwele, orné de figures

Bd.: 1. (1796). - 174 S. : Ill.

Paris 1796

P.o.angl. 247-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10747796-8